

SOCIÉTÉ DE
DE PARIS

TOME TRENTE-SEPTIÈME
FASCICULE 1
(Numéro 109)

PARIS (7^e)
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11
1936

	Pages.
	1
.....	7
.....	11
.....	12
.....	13
.....	17
.....	40
.....	45
.....	58

communications relatives à la rédaction et à l'impression des *Mémoires* doivent être adressées au Secrétaire adjoint :

M. Maurice-Berteaux, Sèvres (Seine-et-Oise).

communications relatives à l'administration de la Société, et notamment aux publications et aux séances, doivent être adressées à l'Admini-

M. Ambel, 9, rue Condorcet, Paris (IX^e).

communications relatives aux finances de la Société, et toutes les cotisations doivent être envoyées uniquement au Trésorier, soit à son adresse personnelle :

M. Evageot, 5, rue Fernand-Widal, Paris (XIII^e).

Compte de la Société :

Requies postaux de la Société : 174, 54, Paris.

Le montant de la cotisation annuelle est de 50 francs (42 francs pour les membres avant 1894) :

Pour les membres perpétuels, cette cotisation est réduite à 30 francs.

Le versement de la cotisation doit être fait dans les trois premiers mois de l'année.

LAT. *funda*, GR. σφενδόνη .

Le sens le plus ancien du gr. σφενδόνη et aussi du lat. *funda* est celui de « bandage » (pour une blessure, etc.)... On propose en conséquence de rattacher ces mots à la racine **bhend(h)*- « lier » déjà bien attestée en grec par πενθ-ερός, etc..., en latin, par *offendix*, *offendimentum*.

L'unique raison qui m'avait déterminé, *Revue des Études Anciennes*, t. XII (1910), p. 158, à postuler pour le lat. *funda* une origine préhellénique (méditerranéenne), opinion qui est encore celle de M. P. Chantraine, *Formation des mots en grec ancien*, 1933, pp. 207, suivv., c'est l'invraisemblance qu'il y aurait, pour le mot grec qui y correspond, σφενδόνη, à partir d'une base initiale indo-européenne **zbhe/ond-* ou **zg^whe/ond-*. Mais maintenant que, dans le tome I de ses *Études indoeuropéennes*, pp. 53-54, M. J. Kurylowicz a ramené l'attention sur la théorie de Siebs concernant les initiales indoeuropéennes composés de *s-* « mobile » (cf. σ-τέγω contre *tegō*, etc...) plus une aspirée sonore (*bh*, *dh*, etc...) — selon Siebs, elles aboutissent régulièrement à *s* plus aspirée sourde (soit donc *sph*, *sth*, etc..., v. KZ. XXXVII, p. 293) — et que M. J. Kurylowicz en a reconnu publiquement le bien-fondé, la raison invoquée autrefois me paraît très insuffisante.

Tout d'abord, le lat. *funda* et le gr. σφενδόνη entrent dans des séries morphologiques régulières, *funda* avec le morphème suffixe -a, -ā et le degré o de la racine (catégorie bien représentée surtout en grec : πλοχή [πλέχω], πλοή [πλέω], ῥοή [ῥέω], v. Chantraine, *ibid.*, pp. 19-21, mais suffisamment attestée aussi en latin : *toga* [*tego*], *sponda* [cf. lituan. *spéndžiù*¹ « ich lege einen Fallstrick »], *mora*, etc...);

1. Il est remarquable que le lette *spanda* « Strickwerk zum Spannen

σφενδόνη, avec le morphème suffixe *-onā* et le degré *e* de la racine comme βελόνη « aiguille », cf. βέλος « trait », soit **gʷel-onā*, περόνη « agrafe », cf. πείρω, etc..., soit **per-onā*, ἡδονή comme ἡδομαι, même degré *e* que dans le thème de présent (**swād-e/o-* qui vaut **swead-e/o-*), etc..., v. Chantraine, *ibid.*, p. 207 (seul, dans cette série, ἐθόνη est sûrement emprunté à l'hébréo-phénicien 'ēṭūn).

En outre, fait capital, le sens de « fronde (arme) » n'est pas le plus ancien dans le cas du gr. σφενδόνη (et il en est de même sans doute aussi du lat. *funda*).

Chez Homère, et très souvent plus tard chez Hippocrate, σφενδόνη n'est employé qu'au sens de « bandage » (pour une blessure chez Homère, pour une hernie, etc... chez Hippocrate). C'est dans l'*Iliade* (chant N) que se rencontre la seule attestation homérique de σφενδόνη : la javeline de Ménélas (ἔγχος) est restée fichée dans la main d'Hélénos ; Agénor l'en extrait avant de *bander* la blessure :

- N 598 καὶ τὸ μὲν ἐκ χειρὸς (F) ἔρυσεν μέγα θυμὸς Ἀγένορ,
 599 αὐτὴν δὲ ξυνέδησεν ἐϋστρεφεὶ οἷδς ἰώτῳ,
 600 σφενδόνῃ, ἣν ἄρα (F) οἱ θεράπων ἔχε ποιμένι λαῶν.

Et ce n'est que depuis Archiloque (vii^e siècle) que l'on trouve le mot avec le sens de « fronde » (arme de jet, plus tard « balle de fronde », aussi « chaton de bague, etc...).

Au point de vue de la chronologie relative des sens, les choses ne se présentent pas aussi clairement en latin. Les différents dictionnaires, sans excepter l'excellent *Meillet-Ernout*, ne signalent même pas (pour *funda*) d'autres sens que « fronde », puis « tramail » (filet), et enfin « bourse » — ; mais il faut ajouter à ces acceptions celle de *fascia uentralis* et entendre par *funda*, non seulement une « bourse sus-

des Pflugs » soit le répondant phonétique exact du lat. *sponda*, v. Walde², pp. 732-733. Le mot latin aurait d'abord désigné les bandes d'étoffe ou de cuir tendues sur le bois de lit. — On sait qu'il y a d'autres coïncidences frappantes de vocabulaire entre le balte et le latin : *lira* « sillon », v. pr. *lyso*, etc..., lat. *rāpina* = lituan. *ropėnā* « champ de raves », etc... Sur ce point v. Bonfante, *I dialetti indo-europei* (1934), p. 447, mais aussi Pisani dans les *Studi Baltici*, V, (année 1936), p. 403.

pendue à une ceinture », cf. le κοιλίοδεσμος du grec postérieur, mais encore une « sous-ventrière », un « bandage (médical) » vu que, suivant Littré, le mot « fronde » est encore employé aujourd'hui avec le sens de « bandage à 4 clefs » et que cet emploi est attesté dès 1732 par le *Dictionnaire* de Trévoux qui a le tort de ne pas citer ses sources. Il l'est, heureusement, aussi dès 1544 par la *Chirurgia* (auctore Vido Vidio Florentino) publiée à Paris, voir, entre autres, aux pp. 434 et 445. Le latin médiéval a dû nécessairement employer *funda* dans la même acception. Malheureusement ce mot ne se rencontre pas dans les *Causae et Curae* de S^{te} Hildegarde (1098-1179) publiées en 1903 par P. Kaiser (coll. Teubner), non plus que dans Celse (1^{er} siècle) qui se sert toujours de *fascia*. Le *Ducange*, t. III, s. u., éd. de 1884, ne fournit rien parce que les auteurs ont négligé de dépouiller les traités de médecine et de chirurgie du moyen âge, restés manuscrits à part les *Causae et curae* citées plus haut. En revanche, pour le latin proprement dit, le *Thesaurus* allemand, VI, s. u. *funda* (fin de l'article), nous donne ce qui suit : *funda* = *fascia uentralis*, indication suivie d'une demi-douzaine d'attestations de *funda* en ce sens chez les grammairiens et auteurs de glossaires, celle-ci en particulier : *Gloss.* III, 92, 70 : *funda uentrale[s]*, soit donc : *funda* = (ceinture) ventrière. Sauf dans ce passage, le mot est toujours écrit en lettres grecques (φοῦνδα, φενδα), ce qui a son importance, car on voit par là qu'il s'agit bien d'un terme médical, la langue de la médecine étant, dans tous les cas, regardée comme étant d'origine grecque, ce qui est vrai en général, mais faux dans le cas qui nous occupe, comme ce le serait également pour *fascia* qui est bien latin, mais qui a dû passer, lui aussi, dans la langue de la médecine grecque impériale, étant donné que le verbe dérivé φασκιοῦν « lier avec des bandelettes » existe chez Dioscoride (1^{er} siècle), cf. l'adaptation syriaque *pesq̄thā* « fascia », ce qui suppose une adaptation grecque *φασκία du mot latin, v. M. T. Féghâli, *Emprunts syriaques...* (1919), pp. 56 et 64.

On admettra donc ici que le lat. *funda*, outre les sens de

« fronde, tramail, bourse » [la dernière acception déjà chez Macrobe, *Saturn.* II, cap. 4], avait aussi celui de « bandage », ne fût-ce que sous la poussée sémantique du gr. *σφενδόνη* ; peut-être même ce sens est-il le plus ancien.

La racine **bhendh-* « lier » (got. *bindan*, skr. *badh-nā-ti*, etc...) était déjà, la chose est connue, attestée en latin par les deux substantifs *of-fend-ix* et *of-fend-imentum* (v. *Meillet-Ernout*, s. u. u.). Il est donc bien légitime d'y rattacher encore le substantif latin *funda* « bandage, ceinture, ... », aussi « bourse » et « fronde ». Car un type **bhondh-a* (cf. *toga*, *πλοκή*, etc...) doit aboutir, en règle, à **fonda*, au lieu duquel nous avons *funda*, sans doute, on l'a supposé, sous l'influence de *fundo* ou de *fundus*, mais dont l'u n'est pas plus étonnant, après tout, que celui de *humus*, *lumbus*, *ursus*, *fungus* (cf. encore *prōmunt-urium*, de *mons*, *mont-is*) issus de **homos* ou **homo*s (on a l'ablatif archaïque *humū* chez Varron), **lombos*, **orsos*, **fongos* qui ont dû exister anciennement et parmi lesquels *fungus* seul, avec *promuntorium*, est complètement expliqué).

On atteint naturellement aussi le sens déjà homérique de « bandage » pour le gr. *σφενδόνη* en partant d'une racine signifiait « lier ». Mais ici on se heurte à une légère difficulté phonétique. Pour le latin on peut partir indifféremment d'une forme **bhendh-* ou d'une forme **bhend-*, de la racine, et c'est le premier aspect que postulent le gr. *πενθ-ερός* « beau-père, etc... », le skr. *bāndhu-h* « compagnon, parent », et sans doute le lituan. *beñdras* « compagnon, parent », littéral¹ « attaché » ; mais *σφενδόνη* ne peut s'expliquer qu'en partant de **bhend-*. La difficulté se laisse facilement écarter par la raison que très souvent les racines indoeuropéennes limitées par une occlusive sonore présentent cette consonne soit sous l'aspect d'une sonore simple, soit sous l'aspect d'une sonore aspirée, p. ex. **skabh-* ou **skab-* (lat. *scabō*, etc...), **dhabh-* et **dhab-* (lat. *faber*, vha. *taphar*), etc..., cf., particulièrement pour la forme de la racine : **bheudh-*, **bheud-* [idée de profondeur, d'abîme] : formellement elle ne diffère extérieurement de **bhendh-*, **bhend-* « lier » que par la sonante inté-

rieure qui est *w* au lieu de *n*, cf. v. norr. *bot-n*, v. angl. *bot-m* « fond » qui supposent **bhud-no-*, **bhud-mo-*, gr. πύνδαξ (au lieu de **φύνδαξ* d'après πυθμήν), à côté de skr. *budhnāh* (remontant à **bhudhnó-s*), v. dans les *MSL.*, t. XVIII, p. 308, le remarquable article de J. Vendryes sur cette famille de mots, mais aussi *Revue des Études Anciennes*, t. XVIII, pp. 250-252 : lat. *fundus* indifféremment issu de **bhundhos* ou **bhundos* (ou mieux encore de **dhundhos* ou **dhundos* suivant M. Meillet, v. *M.-E.*, sub uerbo), enfin *Études prégramm.*, pp. 188-189.

Et maintenant, si nous appliquons la règle de Siebs-Kuryłowicz, au cas de l'addition préfixale de l's dit « mobile », on voit que :

**s + bhend + onā*, c'est-à-dire **sphend + onā* aboutit régulièrement à la forme grecque σφενδόνη (au reste **zghendonā* donnerait lui aussi le même résultat, tandis que pour le lat. *sponda* qui, sémantiquement, on l'a dit¹, peut se rattacher à cette racine, il faut nécessairement partir de **sphondā*, évolution phonétique régulière étant donné *spargō*, etc..., en face de mots sanskrits commençant par *sph-*, *sphūrjati*, etc...).

Le sens de σφενδόνη « fronde » et sans doute aussi celui de *funda* « fronde » étant nettement postérieur, on ne peut guère s'étonner en latin de la formation du nom d'agent qui en est dérivé, *funditor* « frondeur ». Il ne doit rien à *fundere* dont le nom d'agent serait **fūsor*, s'il était attesté. *Funditor* a simplement été formé sur *funda* comme plus tard *molitor* « meunier » semblait l'avoir été sur *mola*. Malgré les apparences il ne doit donc pas être bien ancien.

Étant donné tout ceci, il faudra peut-être réformer nos idées sur *fungus* et sur le gr. σφόγγος, σπόγγος, armén. *sunk* (dont M. H. Pedersen s'était occupé dans un sens favorable à une origine indoeuropéenne *KZ.*, XL, p. 209), sur *fides* « lyre », gr. σφίδ-η et surtout sur *fidelia* « sorte de vase (à vin, à chaud) », mot bien latin puisqu'on le trouve dans un

1. Se rappeler surtout lett. *spanda* « système de cordes pour atteler les animaux à la charrue ».

proverbe connu¹, gr. πῖθος, etc... La difficulté que présente l'att. φιδάχνη se résoudrait aussi simplement que pour σφενδόνη, si l'on supposait *bheid-, à côté de *bheidh- (degré zéro *bhid- et *bhidh-, ionien πῖθάνη, lacon. πῖσ-άχνα). Dans plusieurs de ces mots (quatre en tenant compte de *funda*-σφενδόνη), il faudrait partir de racines finissant tantôt sur une sonore simple, tantôt sur une sonore aspirée. La chose est admise au reste, on l'a déjà rappelé, en grammaire comparée indo-européenne.

A. CUNY.

1. *Duo parietes de eādem fideliā dealbare.* Cic. *Epist. ad familiares*, VII, 29, 2.

LE NOM DE LA MER BALTIQUE

Il est d'origine illyrienne, comme celui des Germains.

Tous les savants admettent, je crois, que le nom de la mer Baltique¹ est indo-européen, et qu'il faut le mettre en relation avec v. sl. *blato* (i.-e. **balto-*), alb. *bal'te* « marais », roum. *baltă*, néogr. βάλτη βάλτος, lombard *palta*, lad. piém. *pauta* (ital. *pantano*), et aussi avec lit. *báltas*; cf. p. ex. Johansson *KZ.*, XXXVI, p. 385; Bertoni, *Zeit. f. rom. Phil.*, XXXVII, p. 737 (v. aussi mon travail dans ce *Bulletin*, 1935, p. 152). Ce qui n'est pas encore clair, c'est à laquelle des langues indo-européennes il y a lieu d'attribuer ce nom.

Il faut avant tout exclure le germanique : ce nom n'apparaît dans aucune langue germanique, et il serait tout à fait téméraire de supposer qu'il ait existé à des époques reculées ; de plus, la *lautverschiebung* s'y oppose nettement.

Il faut ensuite exclure le slave. Les Slaves n'ont pas touché à la Baltique, hormis l'époque, d'ailleurs très brève, des invasions germaniques en Occident. Encore aujourd'hui, les Slaves n'arrivent pas à la Baltique, sauf à Leningrad, conquête récente. Si l'on excepte la courte période dont je viens de parler, les Slaves ont été séparés constamment de la mer Baltique par trois peuples : les Germains, les Baltes et les Finnois (Estes, Lives, etc.).

Restent les Baltes. Ici, trois objections se présentent. La première, c'est que le nom de la Baltique est certainement très ancien, car il doit être mis en relation avec les deux *Belt*, Grand et Petit, qui font communiquer la Baltique

1. Il apparaît pour la première fois chez Adam de Brême sous la forme *mare balticum*.

avec la mer du Nord, et dont le nom paraît antérieur à l'ère chrétienne (Johansson, p. 386); l'ancien nom du Jütland paraît avoir été *Baltia*¹. La deuxième c'est que le substantif **balto-* « marais », n'existe pas dans les langues baltiques : lit. *báltas* est un adjectif, qui signifie d'ailleurs « blanc ». La troisième enfin est que les Baltes, comme les Slaves, ne sont arrivés que très tard au bord de la mer Baltique, probablement au vi^e siècle de notre ère, sinon plus tard encore : cf. Reche, *RLV.*, I, p. 341, § 7; Feist, *WuS.*, XI, 1928, p. 30; ils vivaient avant cette date dans les gouvernements de Minsk, Mohilew, Smolensk et Wilna.

D'où vient donc le nom — sûrement indo-européen — de la mer Baltique? Il ne me semble rester qu'une seule possibilité. **balto-* « marais » est sûrement illyrien (cf. Johansson, *loc. cit.*); c'est du mot illyrien que dérivent les noms albanais, roumain, néo-grec, lombard, ladin et piémontais cités ci-dessus². Du point de vue historique, il faut considérer que les Illyriens ont vécu longtemps sur les rivages de la Baltique sous le nom de *Veneti* (Tacite, *Germ.*, XLVI); toute l'Allemagne orientale a été illyrienne jusque vers 500

1. Il est probable que ce nom se trouve déjà dans Pline, *N. H.*, 93, IV (d'autres mss. donnent *Balciam*, qui me semble être une corruption de *Baltiam*); Pline puise à une source encore plus ancienne, Xénophon de Lampsaque (ii^e siècle av. J.-C.).

Cette « île » de *Baltia* dont parle Pline est probablement celle même que Pythéas (v. Pline, *N. H.*, IV, 93; XXXVII, 35; Diodore de Sicile, V, 23) appelait *Basilía* (Βασίλεια) ou *Abalus* (?). Quelques savants modernes l'ont identifiée avec la péninsule scandinave; mais « immerhin stimmen die meisten darin überein, dass Pytheas nicht über das Nordseegebiet hinausgekommen und dass seine Bernstein-Insel die cimbrische Halbinsel nebst den dazu gehörigen Inseln gewesen sei » (v. BLÜMNER, *RE.*, s. u. *Bernstein*, col. 298). MÜLLENHOFF, *Deutsche Altertumskunde*, I, p. 477 sqq. pense à une des îles de Hollande ou de Frisie. Je n'ai pu voir, malheureusement, J. V. SVENSSON, *Die Bernsteininsel des Pytheas, Namn och bygd*, X, 1922, que je connais seulement par *WuS.*, X, 1927, p. 497. Svensson suppose (avec raison, je crois) que *Abalus*, *Basilía* et *Balcia* sont en réalité trois corruptions différentes du même nom : « das A- im Anlaut [*Abalisia*] stammt vielleicht aus einer vorangehenden *insula* » (c. r. de L. WEISER). Mais je pense que *Baltia*, et non *Abalisia*, représente la forme primitive.

2. Le nom du lac *Balaton* (allemand *Platten-See*) vient du même mot, ainsi que peut-être celui de la *Dora Báltea*.

av. J.-C. ; l'archéologie et la toponymie s'accordent à le prouver (Feist, pp. 34 sqq., 44). Les Illyriens ont été longtemps les intermédiaires du commerce le plus florissant de l'antiquité : celui de l'ambre ; le chemin le plus important et le plus ancien que suivait ce commerce était celui de la vallée de l'Elbe, qui mène justement au Jütland (*Baltia*), riche en ambre (Feist, p. 40 : W. La Baume, *RL V.*, I, pp. 433, 436 ; W. Stein, Hoops *RL.*, II, p. 377 ; Schrader-Nehring, *RL.*, I, pp. 36 sq.)¹. Mes conclusions semblent confirmées par l'archéologie : voici ce que dit J. Læwenthal dans *WuS.*, X, 1927, p. 177 : « Die Lausitzer Kultur hatte, wie Kossinna gezeigt hat [*Herkunft der Germanen*, pp. 20 sqq. ; *Mannus*, IV, p. 157], Illyriern zu Trägern, sie reichte bis nach Seeland [C. Schuchardt, *Alt-Europa*, p. 286]. » On pourrait penser alors que l'« île » de *Baltia* pourrait être une vraie île, et s'identifier avec Seeland ; ce qui ne changerait rien à ma thèse d'ailleurs. — La « culture de Lusace » va de 1500 à 500 avant J.-C., à peu près.

Même l'autre nom que donne à la Baltique Ptolémée² (Ὀβενεδιτικός κόλπος « Golfe des Vénètes ») est pris au peuple illyrien des Vénètes, et indique une hégémonie du moins culturelle de ce peuple dans cette mer.

Il y a encore un autre indice que les Germains auraient occupé — dans la région de l'Allemagne et du Danemark actuel — un territoire habité précédemment par des Illyriens : et c'est le nom même des Germains, *Germani*, dont Norden, *Alt-Germanien*, Leipzig-Berlin, 1934, pp. 259 sqq., a démontré l'origine illyrienne. Il faudrait donc admettre pour le nom *Germani* la même transposition d'un peuple à l'autre qui eut lieu quelques siècles plus tard pour le nom *Venedae*, avec lequel les Germains désignaient leurs voisins orientaux : d'abord, les Vénètes illyriens, plus tard (et

1. L'ambre de Samland (Baltique orientale) n'entra dans le commerce des pays du Sud que peu de temps avant Tacite : v. MÜLLENHOFF, *Deutsche Altertumskunde*, I, pp. 213 sqq. ; SCHRADER-NEHRING, *loc. cit.*, p. 98 ; BLÜMNER, *RE.*, s. u. *Bernstein*, coll. 297 sq.

2. La source doit être cependant beaucoup plus ancienne : probablement Hécatee de Milet ; cf. FEIST, p. 44, n. 1.

en partie encore aujourd'hui) les Slaves qui prirent leur place. Ainsi le nom de *Germani* aurait indiqué dans la première moitié du dernier millénaire avant J.-C., une peuplade illyrienne, et aurait servi plus tard, au moins dans la bouche des Celtes qui vivaient entre le Weser et le Rhin, à indiquer les nouveaux voisins de l'Est, nos « Germains ». Les rapports, très anciens et très étroits sans doute, entre Celtes et Illyriens s'expliqueraient ainsi avec facilité (les Celtes auraient même emprunté aux Illyriens le nom du « fer », **isarnon*, Pokorny, *KZ.*, XLVI, 1914, pp. 290 sqq.).

Les Germains proprement dits seraient donc un peuple blond non indo-européen (finno-ougrien ?) qui aurait habité à l'origine la péninsule scandinave, et qui ne se serait indo-européanisé qu'en se superposant — au sud de la Baltique — aux Illyriens indo-européens. La *Lautverschiebung* et plusieurs autres caractères des langues germaniques semblent bien être d'origine illyrienne (Feist, *WuS.*, XI, pp. 35, 42 sqq. ; Kretschmer, *Glotta*, XXII, p. 101)¹⁻².

Centro de Estudios Históricos, Madrid.

G. BONFANTE.

1. Je me demande par conséquent s'il ne faudrait attribuer à la phonétique illyrienne les formes *palta*, *pauta* citées au commencement de cet article, en opposition à *baltā*, βάλτη, etc., et peut-être aussi le rétique **palva*, cfr. bav. *palfen*, v. fr. *balme*, prov. mod. *baumo*, fr. *baume* « grotte » (HOLDER, *Altcelt. Sprachschatz*, I, col. 338 ; Loth, *RC.*, IXL, p. 47). V. aussi J. BRÜCH, *Glotta*, p. 84.

2. Je soupçonne que même le nom de *Teutōnes* est illyrien, soit par le thème (cf. la reine *Teuta*, *Teuticus*, Τευτιάπλος, Τεύταμος, *Teutomus*, *Teutos*), soit par le suffixe (Χάονες, Βυλλίονες, Παίονες, Μακεδόνες, etc.). Quelques autres noms de peuples germaniques en *-ōnes* (comme *Ingaenones*, *Istaenones*, *Herminones*, *Semnonnes*, etc.) pourraient aussi être illyriens. Mais ce sont là des questions qui exigent des travaux plus détaillés, et dont je ne puis m'occuper ici. — Sur les Illyriens en Allemagne, v. en dernier lieu J. POKORNY, *Z. f. celt. Phil.*, XX, 2 Heft, 1935, pp. 314 sqq. ; W. SCHULZ, *KZ.*, LXII, 1935, p. 185 (avec bibliographie).

ARMÉNIEN *hangčim* « je me repose ».

Le verbe *hangčim* « je me repose », aor. *hangeay*, avec le substantif *hangist* « repos », indique un radical arménien *hangi-*.

Dans cet élément radical, *han-* ne peut être qu'un préverbe ; cf. le cas de *hambainam* « je m'élève », à côté de *ambainam*, même sens.

Le *-gi-* de ce radical reposerait sur un ancien **ki-* ; cf. lat. *quies*, *quietus*, *quiesco*. Le fait que le **k* n'est pas palatalisé est normal en arménien ; cf. en regard de gr. πέντε, arm. *hing* « cinq », *hngetasan* « quinze », *hingerord* « cinquième ». Le représentant d'un ancien **k^w* est **k* qui devient sonore après *n*.

Ceci autorise à rapprocher de *hangčim* *quiēs*, *quiēscō*, verbe qui s'emploie fréquemment avec des préverbes, ainsi : *re-quiēscō*, *con-quiēscō* ; cf. l'adjectif *tranquillus*, voir Ernout-Meillet, *Dict. étym. de la langue latine*.

Un verbe tel que *hangčim*, aor. *hangeay*, avec le substantif *hangist*, a un caractère radical ; il doit avoir des correspondants dans d'autres langues indo-européennes. Ainsi l'origine indo-européenne de *hangčim*, *hangeay* n'a rien que d'attendu.

A. MEILLET.

ARMÉNIEN *gir*, *grel*.

Le *g-* initial du groupe *gir* « écrire », *grel* « écrire » ne peut représenter qu'un ancien **w-*, car une ancienne sonore aspirée n'aurait pu donner ici que *j-* (cf. *jerm*, *jil*, etc.). On est donc amené à poser une racine **wer-* ; l'*i-* intérieur représenterait un ancien **ē*. Cet élément radical **wēr-* appartiendrait à une famille qui est connue, au sens de « gratter, déchirer ». C'est celle de gr. ῥάκος, ῥακοῦν, skr. *vraṇāh*, etc. (Cf. Persson, *Beitr. zur idg. Wortforsch.*, II, p. 842 ; Walde-Pokorny, I, p. 286)¹. Au sens de « écrire », on a déjà remarqué que got. *writs*, ags. *writan* reposerait sur un élargissement **-ī-d-* de **wer-*. Le cas serait comparable à celui de lat. *scribō*, d'une racine **sker-*. De même gr. γράφω est rapproché couramment de mha. *kerben* « entailler » et de mots signifiant « racler, inciser ».

Ceci posé, il est probable que arm. *k'erem* « je gratte ; je grave, j'inscris », *k'orem* « je gratte », si proches, par le sens, de *gir*, reposent sur une forme **sw^e/r*, avec *s-* mobile, de la racine qui vient d'être indiquée (cf. *k'oyr* « sœur », de **swesōr*, *k'un* « sommeil », de **swopnos*).

A. MEILLET.

1. Le rapprochement est signalé par M. Adjarian, *Dict. étym. arm.*, t. VII (Introduction, abréviations, additions, conclusion), Erivan, 1935, p. 415-416.

SUR UN FAIT DE PHONÉTIQUE THESSALIENNE

Amuïssement de l'ε bref atone après ρ.

Dans un article de *Glotta*, t. XVIII, 1929, p. 66, M. Manu Leumann a signalé l'existence en thessalien d'une double forme pour les noms propres dont le premier terme est 'Αριστο-. Tantôt ce premier terme est maintenu intégralement, tantôt il est réduit à 'Αστο-. D'après le relevé qu'il en donne, il y aurait quatorze noms propres pour lesquels la double forme serait attestée ('Αριστοδαμος, 'Αστοδαμος); deux seulement n'auraient que la forme 'Αστο- ('Αστομεδων, 'Αστομειδεις) et sept que la forme 'Αριστο-. La seule conclusion à tirer de cette statistique est que les deux formes étaient également en usage.

M. Leumann considère 'Αστο- comme une « Schnell-sprechform » de 'Αριστο- et il suppose que l'existence d'anciens noms composés avec *Φαστυ-* (*Φαστο-*, 'Αστο-) aurait favorisé le remplacement de 'Αριστο- par 'Αστο-. Cette hypothèse est purement gratuite et parfaitement inutile. La disparition de la syllabe -ρι- en pareil cas est un accident de phonétique qui rentre dans une série de faits connus et s'explique par une tendance générale de la langue.

Il y en a un autre exemple, également dans un nom propre. La capitale de la Thessalie portait un nom qu'on retrouve ailleurs, et en Thessalie même, *Λάρισσα*. Ce nom avait une autre forme, *Λάσσα*, enregistrée par Hésychius (*Λάσσαν· τὴν Λάρισσαν*). Sur la plus importante inscription thessalienne (*Inscr. Gr.*, IX, 2, 517; Hoffmann, *Gr. Dial.*, II, 20), qui reproduit deux lettres de Philippe, la formule initiale des deux lettres porte *Βασιλεὺς Φίλιππος Λαρισσάων τοῖς ταγοῖς καὶ τῇ πόλει χεῖρειν*. Mais au cours de la première,

l. 19, se lit αὐτοῖς πάντα ὅσαπερ Λαταλοῖς (cf. Schwyzer, *Dialect. graec. exempl. epigraph. pot.*, Leipzig, 1923, p. 283 et C. Buck, *Introduction to Greek Dialects*, p. 191). Cette lecture est confirmée par la découverte d'une nouvelle inscription thessalienne, publiée par M. Yves Béquignon dans le *Bulletin de Corr. Hell.*, t. LIX, 1935, p. 37, où se lit à la ligne 5 Λασσαιοι. Étant donné qu'en thessalien un ρ peut s'assimiler et disparaître devant σ (cf. sur la même inscription, l. 11, πεσταντας, de περσταντας, avec la forme apocopée περ du préverbe περι-), c'est la disparition de l'ι qu'il faut expliquer aussi bien dans 'Αστο- que dans Λασσα, Λασσαιος.

D'une façon générale en éolien le groupe ρι subit des traitements particuliers (Bechtel, *Gr. Dial.*, I, 42). Les grammairiens signalent comme spéciales à ce dialecte les formes ἀλλότερος, κόπερρα, μέτερος, Ηέρραμος, au lieu de ἀλλότριος, κοπίρα, μέτριος, Πρίαμος (Hoffmann, *op. cit.*, II, 320). Les textes présentent en effet τὰ μέτερρα, dans une citation de l'Etymologicum Magnum (id., *ibid.*, p. 197) et 'Αγερράνιος, nom du mois 'Αγριάνιος, sur une inscription d'Eresos (id., *ibid.*, p. 89, l. 27 et 45). On lit Περραμοις chez Sappho et Περραμω chez Alcée. Les formes Δαμοκερτος et τερρητον τριήρης Hés. sont éoliennes (id., *Philologus*, LIX, 45). Dans un passage de Pindare (Olymp. VIII. 46 = 64), les manuscrits ont τετάρτοις ou τετράτοις. La première forme est impossible pour le mètre, car il faut un mot de forme crétique, -υ-. Ahrens a proposé de lire τερτάτοις pour τριτάτοις, ce qui convient au sens du passage. L'éolien τέρτος pour τρίτος est d'ailleurs attesté par τερτικώνειος sur une inscription (Hoffmann, *op. cit.*, II, 310), par τέρτος, τέρτα dans une glose et chez Hérodien et par Τερτιω génitif du nom qui est en arcadien Τριτιος (Bechtel, *op. cit.*, I, 42). Il s'agit dans tous ces exemples d'un affaiblissement de ι dans le groupe ρι ; cela aboutit à la production d'une sorte de ρ voyelle, qui se transforme ensuite en ερ.

D'autre part, en éolien, un ι en hiatus précédé de ρ subit une altération qui entraîne sa chute : il devient γ et s'assimile plus ou moins à la liquide précédente (cf. le traitement grec commun de λ + γ). Ainsi ἀργύριος est représenté

en éolien par ἄργυρος comme κύριος par κύρρος. Les deux formes se trouvent sur des inscriptions thessaliennes (id., *ibid.*, p. 11 et p. 21, l. 20). Il y faut joindre ἄργυρα pour ἀργύρια sur une inscription d'Egée, en Asie Mineure (id., *ibid.*, 108, l. 4-5) et peut-être πορφυρα pour πορφύρια dans un fragment de Sappho. L'inscription thessalienne publiée par M. Béquignon (*op. cit.*, p. 56, l. 32 et 62) porte la forme Ἀφροι, génitif du nom de mois Ἀφριος. Et l'on sait d'autre part que le nom du « trentième (du mois) » est attesté en thessalien aussi sous la forme τριακάδι (Hoffmann, II, 15, l. 6), au lieu de τριακάδι, de τριακάς. Mais le passage de ι à γ en hiatus s'observe en éolien après d'autres consonnes que ρ (cf. Bechtel, *Gr. Dial.*, I, 15 et 140-141). Si les derniers faits mentionnés confirment la faiblesse de la voyelle, ils ne sont pas directement comparables au cas de Ἀστο- ou Λασσα.

Il faut certainement voir dans ces deux formes les premiers exemples de la chute de ι bref atone entre consonnes, qui est aujourd'hui caractéristique des parlers septentrionaux du monde hellénique (cf. Psichari, *Essais de grammaire historique néogrecque*, II, p. lvj ; Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache*, 37 et ss., 278 ; P. Kretschmer, *Neugriechische Dialektstudien*, I, *Der heutige lesbische Dialekt*, 111 et ss. ; Albert Thumb, *Die griechische Sprache im Zeitalter des Hellenismus*, p. 165). Le phénomène se produit sporadiquement dans des parlers méridionaux (H. Pernot, *Phonétique des parlers de Chio*, p. 133 et s.). Mais c'est au Nord qu'il est le plus ancien et le plus général. M. Meillet, dans les *Mém. Soc. Lingu.*, t. XII, p. 34, a signalé que le nom de ville Ἐρμούπολις, interprété comme ἐρημόπολις, a été traduit dans un texte vieux-slave conservé dans le Suprasliensis *pustŭ gradŭ*, gén. *pusta grada* (éd. Miklosich, p. 110, l. 20 et p. 111, l. 19). C'est-à-dire que le traducteur a confondu Ἐρμου- et ἐρημο-, suivant la prononciation du grec septentrional où ι non accentué tombe et où ο non accentué passe à ου. Le Suprasliensis est du XI^e siècle, mais les traductions qu'il contient sont notablement antérieures.

Les faits thessaliens étudiés ici sont plus anciens d'un bon millénaire. L'inscription thessalienne du Corpus, où se lit *Λαταίσις*, est de peu postérieure à l'année 214 av. J.-C. Celle qu'a éditée M. Béquignon et qui provient de Crannon ne lui paraît pas antérieure à l'année 168 ; mais on peut la dater sans hésiter du milieu du II^e siècle. C'est-à-dire que dès la fin du III^e siècle, en Thessalie, l' bref atone entre consonnes tendait déjà à disparaître, et disparaissait en effet dans la position affaiblie où il était précédé de ρ. C'est un fait qui n'est pas sans importance au point de vue de l'histoire générale du grec.

J. VENDRYES.

DÉNOMINATIFS DU RĠVEDA EN *-aryati*, *-anyati*.

Survivances du système préhistorique des suffixes en *-r (-l) / -n* dans certaines formations nominales et verbales de la langue védique.

Dans son ouvrage *Origines de la formation des noms en indo-européen*, qui renouvelle tant de problèmes de morphologie, M. Benveniste a reconnu l'extension et la portée réelles du système en *-r (-l) / -n*, que conservent à titre de survivance plusieurs langues du groupe. C'est un point particulier de ce système qu'on voudrait préciser ici, par la philologie, à l'intérieur du domaine védique.

M. Benveniste a rappelé p. 47 l'existence de quelques dénominatifs rġvédiques en *-aryati*.

Ratharyāti, attesté dans les trois derniers *maṇḍala*, signifie de façon limpide « aller en char » VIII 101 2 IX 3 5 (= SV.) ; ce sens vaut certainement aussi pour X 37 3, malgré l'obscurité de *nī vāsate* qui précède : cf. sur le passage Bergaigne Quarante hy., p. 63 et Sieg GN. 1923, p. 9 (avec bibliographie). C'est un exact équivalent de *rāthena yā-* I 47 2 et *passim*. Que Soma soit porté sur un char (IX 3 5), on le sait en particulier par les concordances réunies chez Bergaigne Rel. véd. I, p. 223. La valeur désidérative que donne à ce verbe le Nir. VI 28¹ est assignée par la tradition à une série de dénominatifs en *-yati*, à cause sans doute des formes en *-īyati* et en *-yu-* ; elle résulte d'un principe, non d'une constatation localisée ; elle est sans autorité.

1. *Ratham kāmayate*, d'après le Naigh. IV 3 ; mais l'autre attestation du Naigh. II 44 range plus justement le verbe dans les *gātikarman*. Sāyaṇa reprend *ratham kāmayate* à deux passages, et glose par *prāpnutaḥ* au t^oisième (VIII 101 2) d'après l'autre explication de Nir. VI 28 *siddhas tatprepsuḥ* (erreur chez Sköld The Nir., p. 309, v. Skandavāmin *ad loc.*).

Les thèmes en *-ara-* fournissant normalement des dénominatifs en *-arāyati -arīyati*, on est amené, pour expliquer *-aryati*, à postuler un thème en *-ar-*, comme on postule **daśas-* pour expliquer *daśasyāti*. Ainsi ont fait plusieurs auteurs, par exemple Grassmann s. v. et Macdonell KZ. XXXIV, p. 295. Ce thème est isolé. Néanmoins la forme en *-r* apparaît avec une autre vocalisation dans le dérivé RV. *rathirā-* (d'où le participe RV. *rathirāyātām*): dérivé dont il est plus aisé de croire que le vocalisme ait été commandé par celui de *rathī-* (*rathīn-* *rathīy-*) que, avec M. Frisk Zur indoir... Nominalb., p. 23, de l'attribuer à l'aspect suffixal de mots tels que *sthirā-* ou *iṣirā-*, sémantiquement lointains. Il est possible que ce soit aussi **rathar-* (Grassmann, Macdonell l. c.) qui figure dans le juxtaposé *rāthaspāti-*, nom d'une divinité du char. Assurément la phonétique du RV. tendait dans un pareil cas à maintenir *-r* (cf. *pūrpati-* et *svārpati-* : seuls exemples devant *p°* et tous deux, à vrai dire, en composition véritable, non en juxtaposition), en sorte qu'on aurait à expliquer le passage à *-s* comme secondaire : la propagation d'un *-s* en fin de premier membre devant **pati-* n'aurait, du reste, rien pour surprendre. Mais cette explication n'est pas nécessaire et l'on peut associer le traitement de *rāthaspāti-* à ceux d'*āntaspatha-* et de *cātuspad-* — pour ne citer que des formes rgvédiques —, si du moins on ne tente d'écarter les difficultés que soulèvent ces mots en posant pour le premier une base **āntas*, pour le second une analogie à partir du type *dvīś* (Wackernagel II 4, p. 126)¹.

1. En revanche, *vānaspāti-* ne constitue pas un appui sûr pour l'interprétation de *rāthaspāti-* par **rathar-*. Le thème **vanar-*, il est vrai, est bien établi par les composés et dérivés *vanargū-* RV. (cit. Nir.) et AV.; *vanarśād-* (supprimer *vanarsād-* chez Grassmann) RV. = MS. = VS. = TB. (cit. VPrāt.) et, dans un autre *mantra*, MS. en regard de *vanṣad-* KS. influencé par le mot voisin *nṣad-*; au même *mantra*, les TS., VS. et *padap.* de MS. normalisent en *vanasād-*, tandis que les mss. de la Kap. attestent par la leçon *vanasād-* que cette Saphitā a connu l'autre variante, Edgerton Ved. Var. II § 650; *vanarnṣpa-*, conjecture incertaine de Caland, BaudhSS. XVIII 28 = p. 376 l. 16 à côté de *vanaspati-*; *vanarja-* lex. (chez BR.); enfin *vānara-* cl. (Macdonell l. c., Wackernagel III, p. 328). Il est vrai

A *rāthaspāti-* se laisse associer *rathaspā-*, nom d'une rivière attesté dans le JB. (Caland Over en uit het JB., p. 68, n. 166) et fourni par les *gaṇapāṭha* : celui de Pāṇini dans l'édition Böhtlingk et dans la Siddhāntak. a *rathasyā-*, mais Roth chez BR. avait déjà corrigé en *rathaspā-* : correction qui s'est trouvée confirmée par le Mahābhāṣya ad VI 1 157, le Gaṇaratnamahodadhi 150 et ailleurs (*rathaspā-* Candrayṇṭi V 1 142 et Haradatta; ici *rathasthā-*? MhBh. et Kalpadrukośa, p. 348, v. 44).

Enfin la finale en -r est attestée dans une forme de l'AV., désignation ou qualification d'un serpent, *ratharvyāḥ* X 4 5. La forme est imprécisable : Ludwig Rigv. III, p. 502 l'analysait par la racine *vī-*; on préférerait y soupçonner un suffixe en -v-, suffixe devant lequel les types à finale -ar se conservent mieux qu'ailleurs, cf. *atharvyām* et autres ci-dessous.

d'autre part qu'il faut reconnaître probablement le type parallèle en -n dans RV. *vānanvati* -ti-taḥ, formes difficiles, mais qui nous semblent (comme à Geldner Glossar s. v. et Kuiper Idg. Nasalpräs., p. 93, n. 6; bibliographie *ibid.*, p. 92, n. 2, à quoi ajouter Oldenberg Noten ad VII 81 3) devoir s'expliquer comme de simples adjectifs d'appartenance à suffixe -vant- : en utilisant pour la base *vāna(n)-* la valeur métonymique de « (partie du) char », valeur reconnue par Grassmann ss. vv. *vāna-* n° 10, *vanarṣād-* et *vānaspāti-* (v. aussi Geldner l. c.), ainsi que s. v. *vandhūr(a)-*; cf. encore, par exemple, Zimmer Ai Leben, p. 231. On obtient dès lors assez aisément pour *vānanvati* *matih* VIII 6 34 le sens « la pensée (des poètes qui vole vers Indra, comme si elle était) pourvue d'un char »; pour *āsvān vānanvataḥ* 1 31 « les chevaux attelés » (= *rathyāso āsvāḥ* VI 37 3 comparé à d'autres fins par Pischel Ved. Stud. III, p. 200); pour le vocatif *vānanvati* VII 81 3, épithète d'Uṣas « celle qui va en char » (sur les relations de l'Aurore et du char, v. par exemple Macdonell Ved. Myth., p. 47); enfin pour la formule *svādhitir vānanvati* VIII 102 19 = X 92 15 « la hache (est) chez celui qui possède le bois [ainsi Geldner Kommentar, p. 138; mieux peut-être : la hache (est) dans le coffre (éventuellement : dans la voiture)], en s'appuyant sur la valeur d'objet que présentent parfois les dérivés en -vant- du Veda.

Cela posé, il ne s'ensuit pas que *vānaspāti-* ne puisse (malgré Grassmann s. v., Macdonell KZ. XXXIV, p. 294) s'expliquer plus directement en partant du nom racine *vān-* et participer ainsi au large groupe des juxtaposés qui devant *pati-* conservent une désinence génitive (Wackernagel II 1, p. 246). Ce nom racine *vān-* est, on le sait, bien attesté dans le RV. soit à l'état simple, soit en composition dans *vandhūr(a)-* : Wackernagel III, p. 239, Bloomfield RVRepet., p. 236, etc.

La restitution d'un thème **rathar-* permet de joindre ce mot au petit groupe des noms du char et de ses parties, qui présentent des formes en *-r (-l)* : même si on laisse de côté *vandhūr-* qui doit être un composé (cf. n. précéd.), on aurait ici **vanar-* (cf. même n. ; *vanarśādam*, au moins X 132 7, semble bien désigner celui « qui est assis sur la banquette (de la voiture) » ; autre, mais dubitativement, Oldenberg *ad loc.*) ; *pātalyè* III 53 17, forme que rien n'autorise à suspecter (v. Oldenberg *ad loc.*) et qui note deux éléments accouplés du char (« Wagenstützen » Geldner) dans un groupe de strophes consacrées au char ; enfin *anar°* dans *ānarviśe* du maṇḍala I, où il n'y a pas nécessité de supposer avec Bartholomae BB. XV, p. 15 une formation analogique (Wackernagel I, p. 339 II 1, p. 247 III, p. 74), non plus que dans le cas de **rathar-* : cf. M. Benveniste, p. 47, n. 2 qui rejette pareille hypothèse. Car autant l'extension de *-s* serait normale et prévisible, autant celle de *-r* (hors du groupe très limité décrit ci-dessous, p. 31, n. 4) resterait mal explicable. En outre, *ānaḍvāh-* s'analyse tout de même plus simplement par **anar-* (**anṛt-* avec J. Schmidt ?) que par *ānas-* qui suppose trois restitutions intermédiaires (Wackernagel I, p. 339, III, p. 254)¹.

Śratharyāti n'est attesté que dans un passage du livre X, *mahī śratharyāti* 77 4 « la terre se défait (sous les pas des Marut) » : l'hymne est dépourvu de caractéristiques « modernes » (Arnold Ved. Metre, p. 286, Wüst Stilgesch.,

1. La forme en *-n* correspondant à **rathar-* fait défaut. On peut l'imaginer, mais sans arriver à la démontrer, sous *rathamtarā-* qui dès le RV. désigne une espèce de *sāman*. Le sens de « poussant le char (des dieux) » généralement supposé à la forme, et qui d'ailleurs n'exclurait pas une analyse par **rathan-*, n'est supporté ni par les concordances formulaires en général, ni par l'analogie de l'autre composé ṛgvédique en *-am̐tarā-*, *druham̐tarā-*, qui ne peut que signifier « terrassant le mal ». Les étymologies des Brāhmaṇa (« traverser des personnages appelés Ratha » JB. I 135, « le char a traversé, d'où son nom de R. » PB. VII 6 4) sont inutilisables. Les vraisemblances générales mènent à traduire « qui franchit (ou : atteint) en char ». Dès lors le nom, qui aurait subi l'influence formelle des nombreux juxtaposés à premier membre en *-am*, serait à rapprocher du nom épique-classique *Dhanvantari* : où toutefois M. Wackernagel II 1, p. 205 présume inversement un ancien **dhanvam̐tari-*.

p. 146), bien que Grassmann l'ait suspecté à tort. Ce qui distingue cette forme de *ratharyāti* et l'assimile au groupe en *-anyati* qu'on étudiera plus loin, est qu'elle se situe sur le plan d'un type verbal primaire : équivalent pur et simple du moyen *śrathnī́té*. La base nominale en *-r*, inattestée d'ailleurs, n'avait évidemment aucun trait précis qui pût maintenir au verbe les valeurs d'un dénominatif. Ce devait être un simple élargissement. On retrouvera ce thème en *-r* dans le dérivé *śīthirá-* du RV. (*śīthilá-* depuis la TS.), qui peut devoir son *-i-* « suffixal » au nom verbal *áśr̥thita-* RV. (Frisk *op. c.*, p. 24 se référant à Lommel KZ. LIX, p. 194); le thème parallèle en *-n* apparaît dans le présent même, *śrathnā́ti/śrathnī́té*, où la nasale est si bien sentie comme fonctionnelle que les Dhātupāṭha inscrivent la racine en *śranth-*. Par une coexistence qui se répète plusieurs fois pour les dénominatifs en *-anyati*, le thème *śrathary-* est doublé d'un thème *śrathāy-*: RV. *śrathā́ya*, *áśrathā́yaḥ*.

Le même précieux passage fournit avec *vithuryāti ná* (*māhi*) « (la terre) pour ainsi dire chancelle » (Bergaigne II, p. 374) une autre forme, également isolée, en *-r*. Proche, elle aussi, d'une valeur verbale primaire, étant glosée par *vyathate* chez Sāyaṇa, et répondant à *ná vyathete* III 54 8 « (le ciel et la terre) ne chancellent pas », ou à *pṛthivīm vyáthamānām* II 12 2 « la terre chancelante ». La forme nominale est attestée sous l'aspect thématique dans RV. *vithurá-*; mais *vithurá-* — l'un des rares dérivés en *-ura-* non analysable en *-u-* + *-ra-* —, comme *vithuryāti*, impose de restituer un neutre **vithur-*; en sorte qu'on obtient le seul nom en *-ur-* qui sur le domaine indien soit décelable de façon directe : survivant d'une classe qui a eu une certaine importance, v. Benveniste, p. 36 et 39¹.

4. Les autres noms en *-ur-* se dissimulent sous des dérivés en *-uri-* (éventuellement en *-ura-*) ou sous des reformatations en *-us-*. Il faut mettre à part un petit groupe d'adverbes (examinés Benveniste, p. 38) qui très probablement ont une finale *-r*, *mīhur* (cf. *muhūrta-*, qui comme *sasvā́rtā* et moins clairement *vasā́ntā*, est adverbial en sanskrit ancien en général); pour la base **mīth-*, la diversité des tentatives adverbiales, TS. AV. *mīthuh*, RV. *mīthā* (*padap.* : *mīthu*; cf. *mīhu*), *mīthás*, *mīthuyā́*, Br. cl. *mīthyā́* suffirait à elle seule à confirmer

Enfin *saparyāti*, fortement représenté dans le RV., connu encore de la langue ultérieure (outre les références chez BR., v. Benfey index du SV., Simon index de la KS., Kauś. VI 26 sqq., Concordance s. v.) et des *gaṇa* (Gaṇaratnamah. 437; aussi Śabdakaustubha ad Paṇ. III 2 170), revêt également une valeur verbale pure, soit « honorer » ou « faire hommage de ». Ce dénominatif est aussi voisin que possible du verbe radical *sap-* : on a *saparyávaḥ... adhvaryávaḥ* VII 2 4 comme *sápanti... adhvaryávaḥ* IX 97 37, *ṛtām saparyata* X 37 1 comme *ṛtām sapāmi* V 12 2. Il invite à établir, comme on l'a souvent présumé, une base neutre **sapar-* : base qu'on pourrait chercher aussi, sous un consonantisme différent, dans le membre *sabar*^o des composés RV. *sabardúghā- °dhūk °dhūm*, épithètes d'une vache fabuleuse dont la notion correspond à celle de *kāmāduh-* des textes postérieurs. Le rapprochement a été fait notamment par Benfey Sāmav., p. XLII, bien qu'au prix d'une impossible intervention de gr. σῆξ¹.

l'existence ancienne d'un **mithur* (cf. Benveniste, p. 39). En revanche, RV. *sanītūr*, souvent considéré comme un adverbe équivalent à *sanūtār*, est à écarter depuis Oldenberg Noten ad I 163 5. Peut-être faut-il joindre *prāduḥ* (depuis l'AV.) comme variante prākritisante de *prātār* (J. Bloch cité chez Benveniste, p. 38).

On n'ose reconnaître un nom en *-ur-* authentique dans l'obscur *bandhūrah* (nomin. pl.) AV. III 9 3 qui voisine avec *bāndhurā* 4 et ressemble ainsi au couple RV. *vandhūr-/ vandhūra-*. Toutefois on ne voit guère comment, si le texte est correct, échapper à l'éventualité d'une traduction par « lien », quelle que soit l'intention exacte de la strophe : ainsi Weber Ind. Stud. XVII, p. 216, Bloomfield Hymns, p. 67, Whitney-Lanman *ad loc.*

1. D'ordinaire, mais sans vraisemblance particulière, on pose soit un adverbe « sur-le-champ », soit un autre nom *sabar-* tributaire de la racine (?) *sap-/ sab-* « goûter » (Walde-Pokorny II, p. 451). L'équivalence *sabar* = *amṛtam* est fournie, en vue de l'étymologie de *sabardúghā-*, par la Bṛhadd. III 85, et par Sāyaṇa passim. Les dérivés de *sapary-* sont ceux-là mêmes qu'on attend pour un dénominatif des Samhitā : les adjectifs *saparyū-* (cité encore Śabdakaust. I. c.) et *saparyeṇyā-*, le nom d'action *saparyā-* : ce dernier, il est vrai, n'apparaissant qu'à partir du MhBh. Il n'y a rien à tirer de l'hapax *saparyā* du RV. (duel, sans doute, v. Oldenberg ad X 106 5), étant donné la nature de l'hymne où le mot figure. Rien non plus du terme, à sens indéterminable, *sāpara-* ŚBK. (Caland SB. in the K.-recension, p. 35) qui ne saurait être, en tout état de cause, que l'élargissement thématique de **sapar-*; cf. Gaṇaratnamah. 437 *sāpara pūjāyām*.

Le RV. connaît quelques autres dénominatifs ou dérivés de dénominatifs de même structure que les précédents : *vadharyántim* I 161 9 est sémantiquement incertain ; le mot désigne probablement l'éclair en tant que porteur de l'arme mortelle (Bergaigne I, p. 170, n. et p. 251, Hillebrandt Ved. Myth.² II, p. 126 ; Sāy. *meghapañkti-*). Mais, pour la forme, le mot est le mieux assuré du groupe, puisque par une chance unique le RV. a conservé parallèlement le nom neutre attendu, *vádhar-*, qui sert d'accusatif à *vadhá-* et s'est spécialisé pour noter l'arme des ennemis des dieux. Le thème parallèle en *-n* (inconnu en général, Benveniste, p. 13) peut tout au plus se laisser présumer dans le dérivé *vadhánābhiḥ* du RV., qui double le mieux attesté *vadhaiḥ*¹ ; un autre aspect du thème en *-r* existe dans *vádhrī-*. Où *vádhanvant-* cité Whitney § 1233e ?

Relèvent également d'un dénominatif en *-aryati* le participe *adhvaryánta* I 181 1 (*adhvaraṃ pārayitum icchantau* Sāy.) et le fréquent *adhvaryú-*, demeuré en usage comme désignation technique d'un officiant du sacrifice. La *Durghaṭavṛtti* ad Pāp. I 3 12 atteste la survivance du mot, dont l'existence d'après ce texte implique que la dérivation dénomivative en *-(y)u-*, restreinte au *chandas* par III 2 170, peut valoir aussi dans la *bhāṣā*. *Adhvaryú-* va évidemment de pair avec *adhvará-*, nom védique du sacrifice ou plus précisément de ses opérations manuelles et matérielles (Hillebrandt Lieder, p. 9) : en sorte que certains auteurs (Brugmann II² 3, p. 218 Delbrück Ai. Verb., p. 207, etc. ; déjà Nir. I 8 = **adhvara-yu-*, soit *adhvaraṃ yunakti*, *adhvarasya netā*, *adhvaraṃ kāmāyate vā*) tirent directement *adhvaryú-* de *adhvará-*. L'expérience acquise par les

1. Peut-être a-t-on également la forme en *-n* dans *vadhasnaiḥ*, autre équivalent de *vadhá-* *vádhar-* (d'où *vadhasno*, épithète d'*indu-* au livre IX ; *vadhasnūm* SV. comme variante de RV. *vadhasnaiḥ*, Vedic Variants III § 474), avec sa finale en *-asna-* qu'on ne rencontre ailleurs que dans deux noms de parties du corps, *karásna-* qui élargit *kará-* (*bāhunāma* Naigh. II 4 cf. Nir. VI 17), et *mātasnābhyām* (*pārśvayor vartamānāv āmrphaṭākṛti ṛṣkkau* Sāy.) d'origine inconnue ; cf. *matasnu-* BaudhsS. index de Caland.

dénommatifs précédents nous pousse, ici encore, à restituer un neutre **adhvar*-¹.

Dès lors se pose de manière plus pressante la parenté d'*adhvará*- avec le nom du chemin *ádhvān*- : parenté souvent évoquée (cf. en dernier lieu Neisser Wörterb. s. v.), mais que semblent d'abord déconseiller la divergence de sens et l'exclusion pour *ádhvān*- de toute acception « sacrée ». Mais, sans parler du fait trop général que plusieurs termes rituels importants se fondent sur une notion du « chemin » ou du « parcours » (probablement *ṛtá*- et *ṛtú*-, en tout cas *yāman*-, *yāna*- et *gātú*- ; aussi *yóni*- d'après Benveniste *Vṛtra* et *Vṛṛagna*, p. 54), le rapport précis entre *ádhvān*- et *adhvaryú*- pourrait s'établir par la notion des « déplacements » qui sont en effet l'une des caractéristiques de l'activité de l'Adhvaryu. Ceci ressort non seulement de la description sommaire de cette activité qu'on trouvera par exemple chez Oldenberg *Relig. des Veda*⁴, p. 388 ou Keith *Relig. of the Veda*, p. 295, mais surtout du rôle précis que joue l'Adhvaryu dans chacun des procès rituels qui se développent au cours d'un sacrifice-type comme l'Agniṣṭoma décrit par Caland et Henry : v. dans leur ouvrage les p. 30, 32, 36, 52, 119, 121 et ainsi de suite : il n'est presque pas un emploi de l'Adhvaryu qui ne s'accompagne d'un trajet d'un point à l'autre du territoire rituel. Le Naigh. I 3 associe *ádhvā* et *adhvarám* comme noms de l'« espace ».

Un dénommatif *atharyati* est cité Naigh. II 14 (recension brève) comme « *gatikarman* » : la forme était attendue, puisque le RV. possède les dérivés *atharyám* VII 1 1 (Oldenberg *ad loc.* ; cité Naigh. IV 2 Nir. V 10 = *atana-vantam* ; corrompu en *athavyám* SV., v. l'index de Benfey) et *átharvan*- : ce dernier courant dès le RV. On y joindra avec

1. *Adhvará*- est masculin ; mais le neutre (pl.) est conservé dans un *khila* du RV., v. Scheftelowitz ZDMG. LXXIII, p. 34 et Apokryphen, p. 136 et 139 ; et dans un *mantra* de VS. TB. (et, sous un autre aspect, AB. ŚB. et MŚS.) où l'accusatif pluriel *adhvarā* varie avec *adhvarān* MS. KS. ĀśvŚS. : références Edgerton *Ved. Var.* III § 794 et *Ved. Concordance*. Cf. en outre le nt. plur. *svadhvarā*, 5 fois RV. — Lex. *adhvaryā*- « voyageur » (?) est cité Zachariae WZKM. XIV, p. 345.

hésitation les hapax *atharvyām* I 112 10, épithète d'une jument, *atharyāḥ* (gén.) IV 6 8 (cité Naigh. II 5, avec la variante *atharyavaḥ* fournie par un commentaire, au sens de « doigt »; v. L. Sarup *ad loc.*), *átharya* VS. (et autres *mantra*, v. Concordance s. v.), normalisé en *átharva* par le TB. Tous ces mots sont de sens malaisé à fixer exactement, v. en dernier lieu Neisser Wörterb. s. v. et Keith *op. c.*, p. 225. Soutenue par les concordances iraniennes, la notion de « flamme » semble les unir à l'origine (cf. outre *átharvan-*, *atharyúm* et *átharya* qui sont des épithètes d'Agni): d'où, d'une part, « mobile, rapide » (*atharvyām* d'après Geldner; *gantum asamarthām*, Sāy.!), d'autre part « aigrette », peut-être « flèche » (*atharyāḥ*, Geldner). M. Neisser, après d'autres, pose avec raison une base **athar-*. Cf. encore Kretschmer KZ. LV, p. 81.

On peut considérer enfin comme impliquant à quelque égard un thème en *-r*, nominal ou adverbial, certains dénominatifs en *-aryati* qui ne nous sont transmis que par des lexiques: *alaryati* Naigh. II 14 (« *gatikarman* »); *ambaryati* Gaṇaratnam. 438, avec la variante *saṁbary-* ou *saṁvary-* (« porter ensemble », traduction étymologisante; = *saṁvaraṇe* Siddhāntakaum.), *araryati*, *ibid.*, « *ārā-karmaṇi* »¹.

Il est clair que la simple présence d'un dérivé en *-arya-* ne peut, non plus que celle de *-ara-*, suffire à imposer la restitution d'un thème en *-r*. Mais, s'il y a quelque présomption en faveur d'un tel thème, l'hypothèse sera ren-

1. Mais, malgré Gaṇaratnam. 437 *samaryati* « *raṇakriyāyām* », on répugnera à joindre à ce groupe RV. *samaryatā*, instr. d'un participe isolé. Certes une base **samar-* « contact, combat » irait de pair avec le **saman-*, fait comme *upan-* (ce dernier découvert par J. Schmidt KZ. XXVII, p. 281), qu'on peut raisonnablement inférer du mot véd. *sāmana-* (mêmes sens): car l'analyse courante de *sāmana-* par un suffixe *-ana-* se heurte au fait que ce suffixe s'attache partout ailleurs à un thème nominal ou verbal, jamais à une particule. Mais l'existence de dérivés comme *samarā-* (*samāraṇa-*) véd. cl., *samaryā-* RV. « concurrence », notamment « combat » (aussi comme adjectif « produit par la concurrence »), et surtout celle du groupe verbal, bien établi dès l'origine, en *saṁ r-*, rendent très douteuse celle d'un ancien **samar-*.

forcée par l'existence de ces dérivés. Malheureusement ces noms en *-arya-* sont d'interprétation incertaine. On a ainsi un nom de personne *śrutārya-* I 112 9 qui, associé à l'autre nom de forme analogue *śrutārvan-* VIII 74 4 et 13 X 49 5 (un ou deux Śrutarvan apparaissent encore dans le MhBh. ; *śrautarvaṇa-* est le nom d'un *sāman* chez BR.), rappelle le couple *ātharya/ātharvan-* ci-dessus et a pu conduire Whitney § 169a à poser **śrutar-* (Śrutarvid, faute d'impression dans le Vedic Index II, p. 403). D'autre part les premiers membres en *śruta*^o abondent dans les noms propres, et l'interprétation par des composés reste possible (Oldenberg ad VIII 74 4), bien que faisant difficulté phonétiquement.

De structure analogue, et moins analysables encore, sont *pātharvan-*, nom d'un protégé des Aśvin dans le même hymne (I 112) v. 7 (Vedic Index I, p. 470) — on sait que l'onomastique des hymnes aux Aśvin est particulièrement originale — ; et *yūnarvan-* PB. LŚS. (avec des variantes aux *mantra* parallèles, v. Concordance s. v. *mā mā y^o* et Caland ad PB. VI 4 8), qui semble désigner un *sāman* personnifié¹.

1. Caland-Henry Agniṣṭoma, p. 96 rendaient dubitativement par « mélodie ».

CL enfin le nom ou épithète d'un démon AV. *taṅgalvā-* (faut-il joindre à cette série *gandharvā-* où Pott (cité chez Wackernagel I, p. 212) reconnaissait un **gandhas-*? L'ensemble des formes ci-dessus permettrait au moins de poser directement **gandhar-*).

On observera à ce propos l'application « démoniaque » de plusieurs de ces formes en *-r*. Outre *ratharvī-* cité plus haut et l'arme *vadhār-* (s'opposant à *vādha-*, arme d'Indra), on a encore un nom de démon dans l'obscur *kasarṇīla-* AV. (variante inutilisable dans la recension *paippalāda*) = *ṇīra-* TS. ; et dans le nom de serpent *timirgha-* PB., dont l'*-r-* est assuré par RV. *tamrā-* et cl. *timira-*. On aimerait y adjoindre *iṣṭārga-* TS. TB. BaudhŚS. (thème **iṣṭar-* avec l'élargissement en *-g-* répondant aux finales en *-āṅga-* définies par M. Benveniste, p. 28). Mais que signifie le mot ? Les traductions de BR. et pw. « Schildträger » et « Vor- oder Nebenkämpfer », fondées sur des corrections, ne servent à rien ; non plus les gloses du commentaire du Baudh. « *darvīr iti ke cit, aṅārakaṣaṇārthaṃ kṣātham ity anye, ulmukam ity anye* ». La traduction de Keith ad TS. III 4 7 4 « qui trouble le sacrifice » se fonde sur le comm. *iṣṭam ṛikṭe = vināsayati*. Thème en *-n* dans *iṣṭāni-* Bartholomæ KZ. XLI, p. 332 ?

C'est à peine si l'on entre dans un domaine moins insaisissable avec le mot *pūṣaryà*-. De *pūṣaryà*, épithète duelle de « deux taureaux » auxquels sont comparés les Aśvin dans l'hymne énigmatique X 106 5 (à côté de *saparyà*), tout ce qu'on peut conclure est que le mot doit être apparenté à *pūṣán*- : cf. Oldenberg *ad loc.* et V. Henry cité chez ce dernier. La traduction « taureaux voués à Pūṣan » n'aurait rien que de naturel, si l'on songe au formulaire de Pūṣan (par exemple chez Hillebrandt *Ved. Myth.*² II, p. 328) ; Sāyaṇa glose assez topiquement *pūṣane bhavau*. Oldenberg propose de partir d'une base **pūṣara*- : mieux vaudra, vu l'ensemble des faits, supposer un **pūṣar*- neutre doublant le nom masculinisé *pūṣán*-.

La fixation du sens et de l'origine du mot *jāmaryeṇa* IV 3 9 pourrait avoir plus de portée. C'est une épithète du « lait » ; la strophe 9 développe le thème de la « vache terrestre » opposée à la « vache céleste » qui est décrite à la strophe suivante. En manière de réplique on a le vers VI 66 1 qui juxtapose le lait procuré « chez les humains » au liquide fabuleux que répand la vache des dieux Pr̥śni (v. sur ce vers Bradke *Festgr. Roth*, p. 123 qui, avec d'autres auteurs, a rapproché IV 3 9-10 ; mais pour tirer IF. IV, p. 90 une inadmissible interprétation de *jāmarya*-). Il suit de là que Geldner a raison de rendre *jāmarya*- par « terrestre » et de poser la forme comme un dérivé de **jamar*, précieux correspondant d'av. *zamarə* (Benveniste, p. 92). Le RV. joue, comme on sait, avec les correspondances entre le plan mythique et le plan réel dans ses allusions à la vache et aux produits de la vache, cf. notamment Bergaigne I, p. 315 et Grassmann s. v. *páyas*-. La notion de « terrestre », appliquée par transfert au « lait » IV 3 9, est celle même que les résonances du contexte font attendre¹.

Une étude qui viserait à dépister tous les anciens types en *-r* (*-l*) dans une langue comme le sanskrit devrait natu-

1. On peut poser que le nom du ṛṣi Jamadagni porte au premier terme cette même forme, avec une finale en *-d* secondaire ; soit « Agni sur terre ».

rellement tenir compte, non seulement des dénominatifs en *-aryati* et des dérivés en *-arya-*, mais de tous les aspects secondaires qu'a pu revêtir l'élément *-r* : thématisation en *-ra-* (*-la-*), élargissement en *-ri-* *-ru-* (*-li-* *-lu-*, sans oublier les finales en *-elīma-* si curieusement voisines des finales gr. en *-αλιμος*, Benveniste, p. 45), normalisation en *-s* ; ainsi que des indices laissés par la présence de formes parallèles en *-n*, et jusqu'au trouble qui se révèle dans l'arrangement de certains dérivés autour d'une même base.

On ne peut entreprendre ici cette vaste recherche. On se bornera à ajouter aux cas précédemment décrits quelques formations en *-r* qui ont été jusqu'ici insuffisamment reconnues ou mises à tort en doute :

a) Parmi les adverbes, on a *avár*, une seule fois (RV. I 133 6, devant initiale *m*^o), forme garantie par le Prāś. 78 et 97 ; Oldenberg ad loc. rejette avec raison l'hypothèse d'une corruption graphique, dont l'origine serait inexplicable. La forme est justifiée par le dérivé *ávāra-*, dont les valeurs s'expliquent mieux en partant de *avāḥ* qu'en partant de *áva* ; et par l'adverbe *avarā* de l'Avesta récent (Wackernagel SBB. 1918, p. 392, Nyberg Symbolae Danielsson, p. 245). L'*avaryati* du gaṇa *kaṇḍvādi* n'est pas directement utilisable. M. Wackernagel explique avec vraisemblance la normalisation en *-as* (en fait, il s'agit de *-o* devant initiale *d-*) par l'influence de l'adverbe parallèle *parás* (cf. *avástāt/párastāt*).

Amnár est une variante du plus commun *amnás*, AV. YV., attestée dans *amnar astamite* ĀpŚS. VI 4 6 « juste après le coucher du soleil » (= *sadyah*, comment.) et dans *amnar adhiśritaṃ vā* 6 5 « ou bien dès que (le lait) a été déposé sur (le feu) » (= *°mātram*, comment.) ; sans doute, par conséquent, de la racine rgvédique *man-* « tar-der ». L'existence de la finale en *-r* est confirmée par Pāṇ. VIII 2 70 (« *chandasi* »), par le Rktaṇtra 124 et par les gaṇa (Gaṇaratnamah. 16, in fin.) : de façon inattendue l'AVPrāt., éd. Whitney, II 52, interdit l'*-r* pour *amnāḥ*, mais du point de vue qui nous occupe ce texte ne fait que sanctionner par là l'autorité de cette finale.

Adhar n'est attesté qu'à basse époque et dans des conditions suspectes (*adhardik* Saddharmapuṇḍ., éd. Kern, p. VI, texte de Kachgar) ; mais l'existence depuis le RV. du dérivé *ādhara-* permettait d'imaginer un **adhar* dont *adhās* serait soit une variante, soit plus vraisemblablement une forme secondaire. Les parallèles hors de l'indien confirment cette hypothèse, et en particulier l'av. récent *ažairi* : si toutefois on admet avec M. Wackernagel, loc. cit. que *ažairi* résulte d'une accommodation secondaire à *upari*.

Stanutar (sens ?) cité TPrāt., éd. Whitney, VIII 8 (= Kunhan Raja 7), mais sans que les commentateurs soient en état de donner une référence textuelle, n'est sûr ni de forme ni d'interprétation. Ce pourrait être une corruption de *sanutār*. Le Tribhāṣyaratna se borne à mentionner que le mot appartient à « une autre école ».

Un adverbe **prahvar* a été proposé de façon dubitative, par M. Wackernagel III, p. 324, pour rendre compte de l'adjectif Br. ép. cl. *prahva-*.

Geldner ad I 120 12 se demande si l'adverbe *bāsri* (= *ksipram*, Sāyaṇa) n'est pas un autre aspect de **vasri*, du thème *vasar*^o (Benveniste, p. 16). Le sens obtenu « au matin » est plausible¹.

1. Doit-on voir aussi un adverbe **vasar* à la base de RV. *svāsara-*, mot qui désigne certainement une division de la journée, et probablement « le soir » (acception établie Venkatasubbiah Ved. Stud. I, p. 82), mais pour lequel toute tentative d'analyse par *sva-sara-* reste peu convaincante ?

Le pkt *ṇavara-ram-ri* (cf. pour la finale *upar-i*, *parār-i*, *bāsri*, *antāri*^o) « seulement » et « immédiatement » Pischel § 184 (et quelques traces en sanskrit, Zachariae BB. X, 138) pourrait reposer sur un thème **navar* « récemment » : cf. pour le sens la double valeur de lat. *modo*. La finale *-r* se retrouve, on le sait, dans g. *nūrōm* (lequel toutefois serait secondaire d'après M. Wackernagel SBB. 1918, p. 393) et, sous l'exact correspondant à **navar*, dans des dérivés nominaux que fournissent les langues voisines (Benveniste, p. 18).

On proposera aussi de reconnaître deux variantes d'un nom de l'« année » (v. les formes générales chez Walde-Pokorny I, p. 3 ; mais s'agit-il vraiment d'un *-r* extérieur à la racine ?) dans le membre final des composés **parār* et **paryār*, par lesquels on expliquera d'une part l'adverbe pāṇinéen *parāri* « l'année antérieure (à la dernière) » ; d'autre part le dérivé *paryārīṇi-* (le mot de gaṇa *paryāli* est-il le même ?) ĀpŚS. XIX 16 11 BaudhŚS. XXIV 38 (et autres textes de

b) Parmi les noms : le composé *uṣarībūdha-°būdha-* du RV. (SV.) a survécu comme mot de lexique (v. chez BR. et, en outre, Vaijayanṭi, éd. Oppert, p. 10 l. 29, Kalpadruk. de Keśava, éd. Shr. Sharma, p. 377 v. 9 et Gaṇaratnamah. 20 et 460); on le trouve aussi dans la littérature, sous l'aspect thématique : Uttararām. (éd. Stchoupak, p. 114 l. 13) et Yaśastil. (Nachträge de Schmidt). La même forme sans doute se dissimule sous *uṣābudhau* VādhS. VII 2 (Caland AO. II, p. 159; VI, p. 201) et sous *uṣādbudha°* (cf. RV. *uṣādbbhiḥ*) de deux inscriptions en pays tamoul (Lüders Ep. Ind. VII, p. 148, notamment note 2).

Dinar est attesté dans *dinar-dīnam* « de jour en jour » JB. I 238 (Caland Das JB. in Auswahl, n° 88 l. 5) : il est commode, mais nullement nécessaire, de supposer une influence de *āhar*.

La forme isolée *āvar* (de *āvaḥ* « aide ») apparaît dans *āvar astu*, SV., I 192, en variation avec *āvo'stu* du RV., X 185 1 et du YV. ; non relevée dans les Vedic Variants, elle était déjà connue de Benfey Sāmav., p. XLII. Elle est garantie par le Ṛktantra 124 et par Pāṇini VIII 2 70, pour lequel, il est vrai, on pourrait se demander s'il ne vise pas plutôt l'adverbe *avār* ci-dessus mentionné (les commen-

prose védique cités chez BR.) « (vache) qui a porté une année (entière) ». C'est Caland Ueber das S. des Baudh., p. 65 et Āp. *ad loc.* qui a reconnu le sens exact du mot et a proposé le rapprochement avec le groupe de av. *yār-*, etc. ; accepté Wackernagel KZ. XLVI, p. 270.

En revanche, il vaut mieux maintenir à l'écart :

a) *°vastar* du composé RV. *dōṣāvastar*, souvent cité comme adverbe « le soir et le matin » et compris généralement comme tel par la tradition indigène (comme vocalif, toutefois, par Skandavāmin ad I 4 7) : cf. à ce sujet la mise au point d'Oldenberg ad I 1 7, à laquelle souscrit M. Wackernagel III, p. 75.

b) p. pkt *bāhira- -aka- -illa-* (conservé en skt bouddhique, cf. par exemple les index du Mahāvastu et du Śikṣāsam. ; même formation, évidemment, dans le *bāhrika-* de Kauṭ., désignation des gens parqués hors de la ville, cf. J. J. Meyer trad., p. 77 [et O. Stein y cité], Sluszkiewicz Roczn. Or. V, p. 158) ne doit pas inciter à prendre pour point de départ un **bahir* : cf. Wackernagel SBB. 1918, p. 394.

A côté et à l'appui des formes pronominales du type *tārhi* (citées Benveniste, p. 89), on peut rappeler à la suite de Weber Ind. Stud. XIII, p. 365 Wackernagel I, p. 212 et d'autres, les *yarvāṇaḥ* et *tarvā-*

taires ne sont pas explicites). Et elle emprunte une importance nouvelle au fait que l'iranien semble avoir un correspondant (Benveniste, p. 14)¹.

naḥ de Patañjali (Mahābh. I, p. 11 l. 11 sqq.), noms de *ṛṣi* : ainsi surnommés parce qu'ils prononçaient *yar* (*tar*) *vā naḥ*, au lieu de *yad* (*tad*) *vā naḥ*, lors du sacrifice. C'est une des pièces de l'échange curieux entre *-r-* et *-d-* qui se passe en sanskrit ancien, et sur lequel v. les derniers faits réunis, avec la bibliographie, chez Edgerton Ved. Var. II § 272a.

Le *gaṇa cādi*, pour les mots védiques *nakih* et *mākih*, hésite entre les finales *-s* et *-r*, comme en témoigne le *Ganaratnamah.*, p. 15 l. 11.

1. Si *uraga-* remonte à une base **uran-* (Johansson cité chez Richter IF. IX, p. 199 ; incertain quant au sens *uranyati*, mot de *gaṇa* cité ci-dessous), on peut voir la base corrélatrice **urar-* dans le mot de *gaṇa urarī* de *urarikṛ-* « accepter, concéder », cf. *urasi kṛ-* de même sens, ainsi que *aṅgikṛ-*.

Le nom **mātar-* des composés *mātarīścan-* et *mātarībhvarī-*, composés dont le membre final a été élucidé par M. Benveniste BSL. XXXIV, p. 188, serait à mentionner ici, si toutefois il était distinct du nom de la « mère », comme certains l'ont pensé ; cf. par exemple Fay KZ. XLV, p. 134 ; bibliographie Richter *op. cit.*, p. 247.

Les autres finales en *-r* (à l'exception des noms racines et des mots limpides, adverbes *pūnar antār prātār savār*, substantifs *āhar ūdhar svar*) se laissent répartir en trois groupes distincts, mais ont ceci de commun que leur *-r* résulte d'une extension :

a) les *vyāhṛti bhūvar mahar janar tapar* se développent dans les Upaniṣad tardives et les Purāṇa, à l'imitation du terme *svar* qui termine la série courte, et du terme initial *bhūh* compris comme **bhūr* ; cf. Wackernagel III, p. 327 et références citées. Mais le terme *bhuvar*, tout au moins, est plus ancien : Pāṇini pose déjà pour le *chandas* une finale (facultative) *bhuvar* VIII 2 71 comme appartenant à la *mahāvāhṛti* ; de même le Ṛktantra 124 « *bhuvar iti dakṣiṇāgnim, vyāhṛti-varge ca* » ; et, sous cette forme même, c'est un mot du *gaṇa svarādi*. L'AVPrāt., éd. Whitney, II 52, qui interdit *bhuvar*, ne vise pas nécessairement ce même emploi, cf. Whitney *ad loc.* : on pourrait penser à un thème authentique **bhūvar-*, parallèle au **bhūvan-* qui apparaît thématiquement dans *bhūvana-*.

b) C'est par l'effet d'une coupe de mots vicieuse, mais sans doute volontaire, que des *mantra* de TS. II 4 7 1-2 portent *jinvar*, *ugrār*, *bhīmār*, *tveśār* (*pūrtir*), *śrutār*, *bhūtār* devant *āvṛt*, là où les *mantra* parallèles du YV. posent les formes faciles *jinrā rāraṭ* (ou *rācat*), etc. : v. Oldenberg Proleg., p. 457 et Edgerton Ved. Var. II § 468 et 837. La finale en *-r* de ces mots est celle que vise le TPrāt. VIII 41 (confirmé par 42, cf. Whitney *ad loc.*).

c) Quelques rares formes sont issues d'un faux sandhi, en ce sens que la finale *-aḥ* a été comprise comme relevant d'un vocatif en *-ar* : tel est du moins le cas, souvent rappelé, de *pracetā/ rājan* RV. I 24 14 : v. l'opinion d'Oldenberg *ad loc.* et la bibliographie *ibid.* Mais

*
* *

Les dénominatifs du RV. en *-anyati* forment un groupe plus cohérent et plus simple, et posent moins de problèmes.

Il y a lieu de distinguer, si l'on veut définir leurs traits essentiels, ceux qui reposent sur un thème en *-an-* historiquement attesté, et ceux qui ne possèdent pareille attache qu'en vertu d'une restitution. Les premiers sont des dénominatifs banaux à valeur dénomminative apparente : soit le participe *ukṣanyāntaḥ* et l'adjectif *ukṣanyúḥ*, deux hapax (cf. également le patronymique *ukṣanyāyana-*) « qui se comporte(nt) comme un taureau ». De même *vrṣanyati* et *vrṣanyāntibhyaḥ* du *maṇḍala* IX « traiter en taureau » et « qui désirent le mâle », Bergaigne II, p. 25 ; ou *brahmaṇyānt-* et *yuvanyū-*. Différente déjà est la situation du thème *udany-*, qui repose sur une base *udan-* attestée, mais appartenant au système *-r/-n* : *udanyān* X 99 8 signifie « qui se répand (dit de la pluie) » comme le verbe primaire *unātti* ; mais *udanyū-* est en partie entré dans la catégorie des dénominatifs-désideratifs « qui répand (ou : qui désire) de l'eau » (maintenu comme nom de peuple avec des dérivés tels que Audanya ŚB., Audanyava TB.) ; enfin *udanyati* n'est plus connu de Pāṇ. VII 3 34 qu'avec le sens de « avoir soif » (de même *udanyā-* attesté ChU., ainsi que Bhaṭṭ. et lex.)¹.

adbhyar (*eva*) signalé par Wackernagel I, p. 339 pour KS. XI 40 n'a pas été corroboré par l'édition Schroeder. Sur la confuse discussion relative à **eṣṭar* (dans le *mantra* en *eṣṭā rāyaḥ* du YV., v. Concordance s. v. : « désirées [ou : recherchées] (sont) les richesses ») TPrāt. VIII 48 sqq., v. les notes de Whitney *ad loc.*

Autre est le cas de *upadambhiṣar* MS. MSS., si du moins la forme est authentique. Variant avec *upadambhiṣad* (aussi *-ṣag*), elle représenterait une alternance, connue par ailleurs, entre *d* et *r*. Cf. Caland ZDMG. LXXII, p. 10, Oertel Ehreng. Geiger, p. 137, ZH. VIII, p. 289 et GGA. 1931, p. 240, Edgerton Ved. Var. II § 272a.

1. Indistincts RV. *udanyāḥ* et *udanya°*.

On peut citer pour mémoire *syūmanyū* I 174 5 « (chevaux) qui sentent les rênes » : l'un des très rares mots qui manquent au Dictionnaire de Grassmann.

Avec ce petit groupe de dénominatifs contraste à bien des égards celui que composent les thèmes suivants, dans le RV. :

Iṣany-, *kṛpany-* (cité Naigh. III 14 comme verbe, 16 comme dérivé en *-(y)u-* et figurant encore à titre de variante dans Hem.-Uṇādis. 804), *carany-* (conservé dans les *gaṇa* : ainsi Gaṇaratnamah. 437 ; et dans les *uṇādi* : ainsi Hem.-Uṇādis. 746 et 804 où *caranyu-* est donné comme nom du « vent »), *jarany-* (de *jar-* « vieillir » dans *jaranyā-* ; probablement de *jar-* « veiller, s'éveiller » dans *jaranyū-*, cf. Oldenberg ad X 61 23), *turany-* (cité Nir. II 28, Gaṇaratnamah. 437, Śabdakaust. ad Pāṇ. III 2 170 comme védisme), *damany-*, *duvany-*, *dhiṣany-*, *prtany-*, *bhurany-* (conservé dans les lexiques classiques où *bhuranyu-* signifie « feu », ainsi Hem.-Uṇādis. 746 et Gaṇar. l. c. ; aussi Śabdakaust. l. c. comme védisme ; déjà Naigh. II 14 et 15 et Nir. XII 22 sqq.), *mṛgany-*, *riṣany-*, *ruvany-*, *sarany-* (signalé Naigh. V 6 et Nir. XII 10 dans le nom *Saranyū* ; attesté aussi dans les *uṇādi*, avec des sens divers, ainsi chez Aufrecht III 81), enfin *huvany-*¹.

Pour deux de ces noms, un procédé sans *-y-* a été utilisé concurremment : *kṛpāṇanta* et *iṣaṇah-at-anta* (ces derniers conçus par Grassmann comme des subjonctifs de la racine *iṣ-* !). Type plus simple, qui paraît avoir été préféré à l'autre pour des raisons rythmiques (obtention d'une syllabe légère devant *-anta*) et qui rappelle les formes analogues *taruṣanta* (aussi *-ṣema*, *-ṣante*), *vanuṣanta*, *bhurājanta* et *sarājan-tam* voisinant avec *taruṣyati* et *vanuṣyāti* : cf. Kuiper Idg. Nasalpräs., p. 45 et 48. On est là en présence de tentatives diverses pour obtenir des verbes nouveaux sur la base de racines élargies : tentatives qui n'ont abouti que dans le type en *-anyati* à constituer une ébauche de système. Le

1. On peut négliger *kubhanyū-* qui recèle peut-être la racine *bhan-* (Neisser Wörterb. s. v.) : la sémantique du nom toutefois le ferait aisément rentrer dans une classe qui fournit des désignations ou épithètes du « chantre » comme *jaranyū-* *kṛpanyū-*, etc. Quant à *mananyā*, le mot, qui est voisin de *mānaṅgā*, pourrait être, comme ce dernier, un composé : v. Oldenberg ad X 106 8. Sinon, on reconnaîtra la forme en *-r* dans le nom du *sāman* Manaryā JB. (Auswahl n° 42).

parallélisme de ces formes est rendu évident si l'on souligne le fait que *turaṇy-* (et *tarany-*, note ci-dessous) coexiste avec *taruṣ-*, comme *bhurany-* avec *bhuraj-*, *śarany-* avec *saraj-* (et, éventuellement, *vananv-* avec *vanuṣ-* si l'on admet avec certains auteurs que *vānanvati -taḥ -tī* appartient à un élargissement de la racine verbale *van-*, cf. Oldenberg ad VII 81 3; mais v. ci-dessus, p. 19 note).

Remarquable d'abord est l'archaïsme du type en *-anyati*¹; pratiquement il est réservé au RV. (outre quelques survivances lexicales mentionnées ci-dessus). L'AV., dans ses portions indépendantes, n'a que trois exemples de la base *carany-*, et quelques-uns de *pr̥tany-*; la VS. connaît encore *pr̥tany-* et *bhurany-*; les *mantra* du YV. Noir donnent *carany-* au passage correspondant à AV. VII 29 1-2 (avec de légères variantes de forme); la Bṛhaddev. II 27 et 32 reprend *kr̥panyu-* comme nom du « poète ». La langue ultérieure n'a que *turaṇya-* VāyuPur., nom d'un cheval (cf. *turaṇyánt-* RV. IV 40 3 appliqué au cheval Dadhikrāvan); *pr̥tanyā-* « armée » BhāgPur.; *caranyu-* « mobile (dit du vent) » Dharmaparīkṣā Mironow, p. 8 et *caranyant-* dans une citation littéraire chez Gaṇaratnamah. 437, à côté de *taranyant-*².

1. Il est vrai que l'ensemble des dénominatifs utilisant un affixe *-ya-* est archaïque et tend à disparaître après les Saṃhitā. On a cité plus haut les rares survivances d'une finale *-aryati*. Seul le type en *-asyati* s'est un peu maintenu : mais si *tāpasyati* (sic), qui date de la BĀU., résiste encore dans la langue épique et classique, *varivasya-māna-* Daś. (*-syati* Pāṇ.) n'est plus qu'un évident archaïsme issu du RV., comme sont de tradition ṛgvédique *namasyati* (aussi Pāṇ.), *sumanasyate*, *manasyati* (ce dernier rare; Manasyu comme nom propre). De même *bhīṣajyati*. *Ṛṣabhyati* JB. est douteux et en tout cas artificiel (Oertel J. Ved. Stud. n° 2, p. 10). Le type en *°kāmyati* est relativement ancien (*ratha°* KS. = KapS., en prose), mais ne se développe guère, bien que les grammairiens le sanctionnent : *putra°* Śāntiśat., *artha°* Śiś. et Subhāṣitāv., *yaśas°* Bhāṭṭ. Des créations récentes sont *sukhyati* et *puṣpyati*. Mais la plupart des formations n'ont pas passé au delà des lexiques : *gadgadyati*, *caramyati*, *duḥkhyati* et en général la classe des *kaṇḍvādi*.

2. À quoi il faut ajouter quelques formations nouvelles qui ne nous sont connues que par des lexiques, mais qui ont chance de reposer sur une tradition ancienne, d'autant que la sémantique vague ou polymorphe dont ces recueils les pourvoient atteste bien qu'il s'agit de

A l'intérieur même du RV., les formations sont réparties à peu près également. La fréquence relative au *maṇḍala* X (21 formes sur un total de 82) confirme d'une part qu'il y a une certaine productivité au cours du développement de la Saṃhitā, d'autre part, comme on le sait à d'autres causes, que ce *maṇḍala* utilise avec prédilection des formations rares puisées dans les livres antérieurs. En fait la seule création du livre X est *damanyat* (99 6), avec les adjectifs *caranyú-* et *mṛganyú-*. Nombre de passages où figurent ces formes en *-anyati* portent des marques évidentes d'archaïsme, raideur de l'expression, absence de tout caractère formulaire, voisinage d'autres formes anciennes, telles que infinitifs en *-adhyai*, semi-infinitifs en *-ane* et en *-vani*, types en *-ar*, etc.

Pour chacun des thèmes en question, les formes sont en petit nombre ; la conjugaison est rudimentaire, il n'y a qu'un système de présent, la voix active seule et à peine de formations modales ; très peu de préverbes. Comme dans tous les dénominatifs, le participe est particulièrement bien représenté, et doublé par un adjectif en *-(y)u-* ; en outre, il y a trace d'un nom d'action en *-(y)-ā-*. La finale nominale *-(y)a-* n'apparaît qu'en composition.

L'isolement est caractéristique de ces formes : sans doute plusieurs d'entre elles ont en regard des noms en *-ana-* (*-anā-* *-ani-*) : l'importance extrême de ces dérivés dès l'origine de la tradition ne laissait guère prévoir qu'il en pût être autrement. Soit *jaranā-* « vieillesse » (et *jaranā-* adjectif ; sans doute aussi *jaranī*¹ Oldenberg ad X 100 12) en face de *jaranyá-*¹ ; *cāraṇa-* et *carāṇi-* en face de *caranyú-*.

survivances. Ce sont *urany-* (Gaṇaratnamah. 437 : *sādinam*), *kṣipanyu-* « printemps, vent, éclair, montagne, corps, temps » Up., éd. Aufrecht, III 54 et Medinik., *curany-* (Gaṇar. 437-8 = *gacchati* et *corayati*), *tarany-* (*ibid.* = *gacchati*), *purany-* (*ibid.* 439 = *gacchati*), *bharany-* (*ibid.* = *sambhṛ-* ; aussi *bharanyu-*, avec des sens divers, dans les lex.), *bhuvanyu-* « maître, soleil, lune, vent, feu » Up. l. c., Keśava, Medinik. et ailleurs ; enfin *varany-* (Gaṇar. 437, « gatau » Sidhāntak.).

1. Mais *jarāṇā* du livre I, malgré Grassmann s. v., Foy KZ. XXXIV, p. 259, appartient aussi, avec Geldner, à *jar-* « vieillir » : en sorte que *jaranyú-* « qui veille » demeure isolé.

Mais la manière même dont se présentent la plupart de ces formes en *-ana-* trahit qu'elles se sont constituées indépendamment des formes en *-anyati*. *Turāṇe* (à côté de *bhuraranyū* et rappelant *turanyan* X 61 11 Oldenberg) est sans doute avec Geldner un infinitif fait sur **turan-*. Le type authentique en *-ana-* répugne au degré zéro du radical ¹.

Les dénominatifs et dérivés de dénominatifs sur la base **iṣan-* ont en face d'eux le seul **iṣaṇim* VI 1 8 (*iṣaṇi* II 2 9 étant à écarter, avec Oldenberg et Geldner, comme infinitif en *-(s)ani*), sur lequel repose le dénominatif régulier *iṣaṇayanta*. Mais il est visible que **iṣaṇim* est sémantiquement à part du groupe *iṣaṇ(y)-*, comme *kṛpaṇyāti*, qui marche avec *kṛpaṇanta* « désirer », est totalement distinct de *kṛpāna-*, *maṇḍala* X, « malheur ». Même l'hapax *dhiṣanyāntaḥ* IV 21 5 se rattache plus étroitement à *dhiṣā* qui le précède, qu'au nom *dhiṣāṇā* (malgré Oldenberg *ad loc.*); mieux que ce dernier, il atteste avec le dérivé adjectif *dhiṣṇya-* l'existence d'un **dhiṣan-*. Enfin *pṛtanā-* est à considérer moins comme une base stable pour *pṛtanyāti* *pṛtanyū-* que comme un élargissement secondaire de **pṛtan-* à partir du nom racine *pṛt-*. On voit comme ces vues sont éloignées de celles de Brugmann II² 3, p. 218, Delbrück *Ai. Verb.*, p. 207, qui restituent automatiquement un thème en *-ana-* pour chaque forme en *-anyati*, comme *-ara-* pour celles en *-aryati*.

Si une base en *-an* est reconstituable pour toute cette série, et dans plusieurs cas même probable, la base correspondante en *-ar* fait défaut presque entièrement. Toutefois, on ne saurait séparer *iṣaṇ(y)-* d'*iṣirā-* (Debrunner *IF.* XXI, p. 32) ni de l'adverbe av. *iṣarə* (Benveniste, p. 86, Bartholomae *BB.* XV, p. 17 et Wackernagel, *SBB.* 1918, p. 395, qui rapproche *iṣāt*: lequel pourrait, plutôt qu'un neutre de participe, représenter un des thèmes en *-n-t* dont l'emploi dans le système *-r/-n* est défini par M. Benveniste,

1. Hors les quelques cas où précisément il coïncide avec un dénominatif en *-anyati*. Par ailleurs on n'a pour le RV. que *pṛśand-* (sur la racine *spṛś-*?), *bhūvana-* (fait sur *bhū-*; cf. ci-dessus lex. *bhuvanyu-*), *vṛjana-* / *vṛjāna-*, enfin *kirāṇa-*.

p. 30). De même, pour *jaranyā-* « vieillesse », les éléments de comparaison préhistorique (Benveniste, p. 16 et 33), comme à l'intérieur même du védique, les flottements de la langue entre les noms d'action *jarás-* et *jarā-* (cf. en outre l'emploi insolite de *jarāt* au sens de *jarás-* qu'on a dans *jarādaṣṭi-*), nous suffiront à revendiquer une base **jarar-*. La base **turan-* (confirmée par les formations archaïques *turvāne*, *turvāni*) a dû avoir auprès d'elle un **turar-* que masquent RV. *turas*^o (qui est un nom d'action, cf. Oldenberg ad X 96 8) et *turā*^o. Enfin l'emploi figé de *dīvas-* (*duvās-*) peut refléter un **duvar-* « hommage » qui fait couple avec le **duvan-* d'où dérive *duvanyasád-* IV 40 2, probablement « celui qui siège aux places d'honneur » (Sāy. du moins associe justement *duvanya*^o à *dīvas-*).

Quant à la valeur acquise par ces formes, le point essentiel est qu'elles fonctionnent comme des verbes radicaux, sans qu'apparaisse en évidence aucune nuance dénominative. Whitney avait raison de dire § 1066a qu'« elles ressemblent aux débuts d'une classe nouvelle de conjugaison ». Et l'on comprend que M. Kuiper *op. c.*, p. 46 et 63, préoccupé de définir des groupes autonomes de présent, parle ici de présents à « affixe » *-an-*, pour lesquels il repousse la désignation de dénominatifs. Mais il suffit de partir de la notion d'élargissement pour satisfaire à tous les termes du problème : notion qu'offre précisément un système tel que celui en *-r/-n*, qui n'est pourvu d'aucune affectation sémasiologique et qui, éteint en majeure part avant l'époque historique, n'a pas eu la possibilité d'en constituer¹.

Le présent en *-anyati* est à tendance ponctuelle : la même caractéristique a été signalée par M. Vendryes Festsch. Wackernagel, p. 266, pour le type grec analogue en *-zίνω*.

1. Un trait morphologique assez net sépare en tout cas cet élargissement en *-n* des dérivés historiques à suffixe *-an-* : le degré zéro du radical qui le frappe. Le fait a été noté par Bartholomae Studien II; p. 84 qui tente de rendre compte des exceptions (apparentes) que forment *carany-* et *sarany-*; argumentation reprise par M. Kuiper *op. c.*, p. 63.

Cette valeur rapproche tout naturellement ces formes des présents de la classe *tudāti*, auxquels elles ressemblent déjà par la structure de l'état du radical. Ainsi, parmi les formes diverses qu'affecte la racine *iṣ-*, c'est le groupe *iṣe*, *iṣanta*, *iṣema* qui est le plus apparenté à *iṣaṇ(y)-*: dans un passage à cet égard significatif, on voit les deux types verbaux se succéder en une même formule sans différence de sens : *túbhyaṃ śukrāsaḥ śucayas turanyávah... iṣaṇanta bhurvāṇy apām iṣanta bhurvāṇi* I 137 5 « pour toi les brillants, les purs, les agiles (sucs de soma) se pressent dans le bouillonnement des eaux [? V. Oldenberg et Geldner], se pressent dans le bouillonnement ». Pareillement, *mā riṣanyaḥ* constitue une formule déprécative qui fait pendant à *mā riṣat*. *Turanyú-* et *turanyánt-* ne se distinguent guère de l'adjectif *turá-* et du participe *turánt-*, non plus que *bhuranyāti* de *bhurántu*.

La nuance ponctuelle entraîne ses conséquences accoutumées : le présent *huvanyati* I 119 9 semble avoir une teinte future, comme le montre le parallèle I 122 4, avec le volontatif *huvádhyai*. Plus fréquent est l'emploi factitif (cf. Vendryes *loc. c.*, p. 267) : soit, avec le préverbe *sám*, III 50 3 *sám... asmábhyam purudhā gā iṣanya* « amène-nous de tous côtés des vaches » et même, sans préverbe, *kām naś citrām iṣanyasi... vāṇydhādhyai* X 99 1 « quel est le brillant (seigneur) que tu nous incites à exalter ? » ; de même, avec le même verbe, III 61 7 (en suivant Oldenberg, plutôt que Geldner), IX 96 8 (Bergaigne II, p. 46), VIII 22 4 (Pischel *Ved. Stud.* I, p. 214) ; avec *turanyán*, X 61 11 (Ludwig et mieux, Oldenberg).

Le terme du procès est seul envisagé, *yajñéyajñe ha sávanā bhuranyáthaḥ* VIII 59 1 « dans chaque sacrifice vous courez vers les pressurages » ; *utá syá vājī kṣipañim turanyati* IV 40 4 « le coursier se hâte sous le coup » (*kṣepañam anu tvarayati gantum*, Sāyaṇa ; cf. aussi Bergaigne II, p. 470) ; analogues, V 73 6, X 123 6. Ou bien au contraire, la valeur est ingressive : sans doute *apád ahaśtá aprtanyad indram* I 32 7 « (le démon) sans pieds, sans mains, attaqua Indra » : type d'imparfait à orientation aoristique.

L'aspect continu est également pratiqué par ces verbes, notamment par *prtany-* et *turany-*; mais si l'on considère le peu de rigueur avec lequel la langue védique a maintenu en général les oppositions d'aspect, on reconnaîtra l'intérêt que présentent ici ces survivances et l'argument qu'elles apportent en faveur de l'antiquité de la formation.

La valeur ponctuelle se résout volontiers en expressivité : le type en *-anyati* se spécialise pour ainsi dire à noter des mouvements rapides dans des propositions qui visent à un certain pittoresque. On peut donner pour exemples V 6 6 *té hinvire tá invire tá iṣanyanty ānuṣak* « (ces feux) incitent, poussent, activent sans trêve » (Pischel Ved. Stud. II, p. 127 et Oldenberg Ved. Hymns *ad loc.*); ou bien, dans la description d'une course de cheval IV 40 3 *drá-vatas turanyatáh... táritratah* « quand il court, s'élance, franchit (le but) », où la forme en *-anyati* se situe entre un présent ordinaire et un intensif, par une sorte de gradation.

Figurément ces notions de mouvement, cristallisées par les procès religieux, ont abouti à désigner ceux qui par zèle ou métier s'exercent pour l'accomplissement des rites : *kṛpanyú-*, comme on l'a vu, est un nom du chantre dans le Naigh., du *ṛṣi* dans la Br̥haddev. ; *jaranyú-* et (s'il est à situer dans ce groupe) *kubhanyú-* sont des épithètes de l'officiant ; *ruvanyú-* est une qualification du *śaṃsa* qui doit avoir valeur technique et s'opposer à l'*upāṃśuśaṃsa* de la prose ; *dhīṣanyánt-*, *turanyú-*, d'autres encore, sont de stricts termes religieux. Bref, tout concourt à circonscrire ces verbes et les noms qui en dérivent parmi le plus vieux fonds linguistique de l'Inde védique.

NOTE SUR L'ARTICULATION DES GUTTURALES SPIRANTES DANS UN GROUPE DE CONSONNES EN GREC MODERNE

Lorsque ces consonnes sont le premier élément du groupe, l'articulation de la sourde χ varie selon la nature des phonèmes voisins, alors que la sonore γ garde toujours une articulation vélaire.

On sait qu'en grec moderne les graphies γ et χ notent une double articulation des gutturales : des antérieures ou prépalatales devant les voyelles e , i ($\gamma\epsilon\mu\acute{\iota}\zeta\omega$, $\gamma\acute{\iota}\nu\omicron\upsilon\mu\alpha\iota$, où $\gamma = y$; $\chi\acute{\epsilon}\rho\iota$, $\chi\epsilon\acute{\iota}\lambda\iota$, où $\chi = ch$ allemand doux), et des postérieures ou vélaires devant les voyelles a , o , u ($\gamma\acute{\alpha}\mu\omicron\varsigma$, $\acute{\alpha}\gamma\omega\acute{\rho}\iota$, $\gamma\omicron\upsilon\nu\alpha$, où $\gamma = g$; $\chi\alpha\rho\acute{\iota}\zeta\omega$, $\chi\omicron\rho\delta\varsigma$, $\chi\omicron\upsilon\lambda\iota\acute{\alpha}\rho\iota$, où $\chi = ch$ allemand dur)¹.

Ces gutturales peuvent, combinées avec une autre consonne, constituer un groupe dont elles sont le premier ou le second élément.

Lorsqu'elles suivent une consonne, leur articulation varie selon la nature de la voyelle consécutive : dans $\beta\alpha\chi\chi\iota\kappa\delta\varsigma$, $\acute{\alpha}\lambda\chi\eta\mu\acute{\epsilon}\iota\alpha$, $\acute{\alpha}\rho\chi\acute{\iota}\zeta\omega$, $\acute{\alpha}\rho\chi\alpha\acute{\iota}\omicron\varsigma$, $\acute{\alpha}\delta\gamma\acute{\eta}$, $\acute{\alpha}\delta\gamma\epsilon\rho\iota\nu\delta\varsigma$, $\acute{\alpha}\lambda\gamma\epsilon\iota\nu\delta\varsigma$, $\acute{\alpha}\lambda\gamma\epsilon\delta\rho\alpha$, $\acute{\alpha}\rho\gamma\epsilon\acute{\iota}$, $\acute{\epsilon}\rho\gamma\acute{\epsilon}\nu\eta\varsigma$, $\Pi\epsilon\lambda\alpha\sigma\gamma\omicron\iota$, les groupes $\kappa\chi$, $\lambda\chi$, $\rho\chi$, $\theta\gamma$, $\lambda\gamma$, $\rho\gamma$, $\sigma\gamma$ ont un χ ou un γ antérieurs devant e ou i , mais dans $\beta\acute{\alpha}\chi\chi\omicron\varsigma$, $\beta\acute{\alpha}\chi\chi\omicron\upsilon$, $\acute{\alpha}\rho\chi\acute{\alpha}\rho\iota\omicron\varsigma$, $\acute{\alpha}\rho\chi\omicron\nu\tau\alpha\varsigma$, $\acute{\epsilon}\rho\chi\omicron\upsilon\mu\alpha\iota$, $\acute{\alpha}\delta\gamma\acute{\alpha}$, $\acute{\alpha}\delta\gamma\delta$, $\acute{\alpha}\delta\gamma\omicron\upsilon$, $\acute{\epsilon}\rho\gamma\acute{\alpha}\tau\eta\varsigma$, $\acute{\alpha}\rho\gamma\omega$, $\acute{\xi}\acute{\alpha}\rho\gamma\omicron\upsilon$, $\sigma\gamma\acute{\alpha}\rho\alpha$, $\pi\epsilon\lambda\alpha\sigma\gamma\delta\varsigma$, $\sigma\gamma\omicron\upsilon\rho\delta\varsigma$, les mêmes groupes ont, devant a , o , u , un χ ou un γ postérieurs.

1. Cf. M. Grammont, *Traité de Phonétique*, p. 70 (les spirantes vélaires) : « ... le point de frottement est souvent réglé par le point d'articulation des voyelles avoisinantes. »

Lorsque les gutturales sont premier élément du groupe consonantique, les choses sont moins simples : la sourde et la sonore ne se comportent pas de la même façon, la sonore est toujours vélaire, tandis que la sourde a une articulation variable¹, les différences d'articulation étant sensibles même à la simple audition ; les faits présentés ici proviennent d'observations de diverses prononciations.

Le cas où la spirante se trouve devant occlusive est à peine à retenir ; il ne concerne que la sourde, rarement devant π (la langue n'offrant là que peu d'exemples : τσαχ-πίνης, ἐχπαίευστη), fréquemment devant τ (surtout si l'on tient compte des évolutions χθ > χτ et κτ > χτ) ; en pareil cas, l'articulation du χ est très vélaire dans des mots comme ἐχθῶ, un peu moins vélaire dans χταπόδι², médiopalatale dans νύχτα³, antérieure dans χτενίζω, χτικιάζω, χτυπῶ, ἄχτι, etc.

Bien plus nombreux et plus instructifs sont les cas où le groupe a pour second élément une spirante ; on rencontre, avec la gutturale sonore premier élément, les combinaisons γδ, γλ, γμ, γν, γρ ; ainsi : γδέρνω, γδι, γδάρσιμος, ὄγδοος ; γλέντι, γλίτσα, γλάρος, γλῶσσα, γλουτός ; πυγμαῖος, ρωγμή,πραγματεία, φραγμός, φραγμοῦ ; γνέθω, γνήσιος, ἄγνος, ἄγνοῦ ; γρέκι, γρίφος, γράφω, γροθιὰ, γρουσουζης. Quels que soient les phonèmes voisins, l'articulation du γ est toujours vélaire.

La gutturale sourde se rencontre comme premier élément dans les groupes χλ, χμ, χν, χρ. Son point d'articulation est soumis :

1° essentiellement, au timbre de la voyelle qui suit le groupe ;

1. Les traités ou grammaires, sur ce point, sont tantôt muets (Philindas, Γραμματικὴ τῆς Ρωμαϊκῆς γλώσσας, t. I, 1907 ; Vlastos, Γραμματικὴ τῆς Δημοτικῆς, 1914 ; Thumb-Kalitsunakis, Grammatik der neugriechischen Volkssprache, 1928 ; Voutiéridis, Γραμματικὴ τῆς Δημοτικῆς γλώσσας, 1932 ; Oekonomos, Νεοελληνικὴ Γραμματικὴ, 1933), tantôt pour le moins incomplets (H. Pernot, *Grammaire du grec moderne*, Première Partie⁵, 1930, p. 21) ; tantôt ils ne rendent qu'imparfaitement compte du fait (H. Pernot, *Parlers de Chio*, p. 267-268 ; L. Roussel, *Grammaire descriptive du roméique littéraire*, p. 20-21, §§ 71 et 74-75).

2. Cf. L. Roussel, *ibid.*, p. 20.

3. Cf. H. Pernot, *Chio*, p. 268 ; L. Roussel, *ibid.*, p. 21.

2° éventuellement, au timbre de la voyelle qui précède le groupe ;

3° parfois, à la nature de la consonne qui est second élément du groupe.

1° En règle générale, l'articulation du χ est postéropalatale lorsque le groupe occupe dans le mot la position initiale, et est suivi des timbres α , o , u : pratiquement la langue n'offre que $\chi\lambda\alpha-$, $\chi\lambda\sigma-$ ($\chi\lambda\omega-$), $\chi\nu\alpha-$, $\chi\nu\sigma-$ ($\chi\nu\omega-$), $\chi\nu\sigma\upsilon-$, $\chi\rho\alpha-$, $\chi\rho\sigma-$ ($\chi\rho\omega-$), $\chi\rho\sigma\upsilon-$ ($\chi\lambda\lambda\sigma\eta$, $\chi\lambda\omega\mu\delta\varsigma$; $\chi\nu\acute{\alpha}\rho\iota$, $\chi\nu\sigma\tau\acute{\iota}\zeta\omega$, $\chi\nu\sigma\acute{\upsilon}\delta\iota$; $\chi\sigma\acute{\alpha}\mu\iota$, $\chi\rho\acute{\omega}\mu\alpha$, $\chi\rho\sigma\upsilon\sigma\delta\epsilon\varsigma$). L'articulation du χ est médiopalatale si le groupe est suivi des sons e , i ($\chi\lambda\epsilon\upsilon\acute{\alpha}\zeta\omega$, $\chi\lambda\iota\alpha\rho\delta\varsigma$; $\chi\nu\acute{\epsilon}\rho\iota$; $\chi\rho\acute{\epsilon}\sigma\varsigma$, $\chi\rho\eta\mu\alpha$).

Il en est de même à l'intérieur du mot dans la majorité des cas : (μ) $\pi\epsilon\chi\lambda\epsilon\beta\acute{\alpha}\nu\eta\varsigma$, $\kappa\epsilon\chi\lambda\iota\mu\pi\acute{\alpha}\rho\iota$, $\iota\chi\nu\epsilon\upsilon\tau\iota\kappa\delta\varsigma$, $\xi\chi\iota\chi\nu\acute{\alpha}\zeta\omega$, $\kappa\epsilon\chi\sigma\iota$ présentent une articulation du χ beaucoup moins vélaire que $\acute{\alpha}\chi\lambda\acute{\alpha}\delta\iota$, $\sigma\alpha\chi\lambda\delta\varsigma$, $\sigma\alpha\chi\lambda\sigma\upsilon$, $\acute{\alpha}\chi\mu\acute{\alpha}\kappa\eta\varsigma$, $\mu\alpha\chi\mu\sigma\upsilon\rho\lambda\eta\varsigma$, $\acute{\alpha}\chi\nu\delta\varsigma$, $\acute{\alpha}\chi\nu\sigma\acute{\upsilon}\delta\omega\tau\varsigma$, $\acute{\omega}\chi\rho\alpha$, $\acute{\alpha}\chi\rho\acute{\omicron}\nu\iota\alpha\sigma\tau\omicron\varsigma$, $\acute{\omega}\chi\rho\sigma\upsilon$.

2° Dans certains cas, il semble qu'il faille tenir compte également du timbre vocalique précédant le groupe de consonnes ; on observe une différence d'articulation du χ entre $\iota\chi\nu\acute{\alpha}\rho\iota$ et $\acute{\alpha}\chi\nu\acute{\alpha}\rho\iota$; comme les groupes de consonnes sont identiques et suivis de la même voyelle, la différence d'articulation du χ , moins vélaire dans $\iota\chi\nu\acute{\alpha}\rho\iota$ que dans $\acute{\alpha}\chi\nu\acute{\alpha}\rho\iota$, ne peut tenir qu'à l'influence des timbres i et α précédents. Des différences analogues se remarquent entre le χ de $\chi\acute{\iota}\chi\lambda\alpha$ et celui de $\kappa\sigma\chi\lambda\acute{\alpha}\zeta\omega$, entre $\psi\acute{\upsilon}\chi\rho\alpha$ et $\acute{\alpha}\chi\rho\epsilon\chi\nu\tau\omicron\varsigma$ ¹.

Inversement une voyelle de timbre postérieur donne une articulation vélaire au χ premier élément du groupe, même si le groupe est suivi d'une voyelle antérieure : dans $\sigma\acute{\alpha}\chi\lambda\alpha$ et $\sigma\alpha\chi\lambda\iota\acute{\alpha}\zeta\omega$, $\epsilon\chi\lambda\omicron\varsigma$ et $\epsilon\chi\lambda\iota\sigma\iota$, par exemple, le χ est toujours postéropalatal.

3° Enfin, l'articulation de la consonne, deuxième élément du groupe, tempère plus ou moins l'action de la voyelle qui suit le groupe sur l'articulation du χ : si, par exemple, dans $\sigma\alpha\chi\lambda\sigma\iota$ le χ est postéropalatal, il est moins vélaire dans

1. Ainsi s'explique, devant τ , la différence d'articulation du χ dans $\nu\acute{\omicron}/\tau\alpha$ (médiopalatal), et dans ($\acute{\alpha}$) $\chi\tau\alpha\pi\omicron\delta\iota$ (postéropalatal), différence simplement signalée par H. Pernot (*ibid.*, p. 268) et L. Roussel (*ibid.*, p. 20-21).

ἀχνίζω ; les deux groupes se trouvant dans les mêmes conditions, précédés de *a* et suivis de *i*, la différence d'articulation du *χ* ne peut s'expliquer que par la nature du *l* ou du *n*, qui facilitent ou gênent l'influence du timbre vocalique sur la gutturale. On a des différences analogues entre τέχνης (médial) et (μ)πεχλιβάνης (plus vélaire), entre παχνίδι (médial) et κεχρί (plus vélaire), entre (μ)πεχλιβάνης (médial), τέχνη (médial) et κεχρί (plus vélaire). Par contre, le *r* permet à un *e* qui suit le groupe de donner au *χ* une articulation moins vélaire que le *l*, le *m* ou le *n* : ainsi dans ἀχρέωτος, le *χ* est moins vélaire que dans ψαχνές, δρχημές, σάχλες ; ceci se conçoit si l'on pense aux articulations médiale du *r*¹, antérieure du *l*², et très antérieure du *n*³, en grec moderne.

Les diverses articulations du *χ* peuvent se résumer dans le tableau théorique suivant (*χ*¹ indique une articulation médiale, *χ*² une articulation plus vélaire, *χ*³ une articulation très postérieure) :

-ιχ¹λι- -ιχ¹λε- -ιχ¹λα- -ιχ¹λο- -ιχ¹λου-
 -εχ¹λι- -εχ²λε- -εχ²λα- -εχ²λο- -εχ²λου-
 -αχ³λι- -αχ³λε- -αχ³λα- -αχ³λο- -αχ³λου-
 -οχ³λι- -οχ³λε- -οχ³λα- -οχ³λο- -οχ³λου-
 -ουχ³λι- -ουχ³λε- -ουχ³λα- -ουχ³λο- -ουχ³λου-

-ιχ¹νι- -ιχ¹νε- -ιχ¹να- -ιχ¹νο- -ιχ¹νου-
 -εχ²νι- -εχ²νε- -εχ²να- -εχ²νο- -εχ²νου-
 -αχ³νι- -αχ³νε- -αχ³να- -αχ³νο- -αχ³νου-
 -οχ³νι- -οχ³νε- -οχ³να- -οχ³νο- -οχ³νου-
 -ουχ³νι- -ουχ³νε- -ουχ³να- -ουχ³νο- -ουχ³νου-

-ιχ¹μι- -ιχ¹με- -ιχ¹μα- -ιχ¹μο- -ιχ¹μου-
 -εχ²μι- -εχ²με- -εχ²μα- -εχ²μο- -εχ²μου-
 -αχ³μι- -αχ³με- -αχ³μα- -αχ³μο- -αχ³μου-
 -οχ³μι- -οχ³με- -οχ³μα- -οχ³μο- -οχ³μου-
 -ουχ³μι- -ουχ³με- -ουχ³μα- -ουχ³μο- -ουχ³μου-

-ιχ¹ρι- -ιχ¹ρε- -ιχ²ρα- -ιχ²ρο- -ιχ²ρου-
 -εχ²ρι- -εχ²ρε- -εχ³ρα- -εχ³ρο- -εχ³ρου-
 -αχ³ρι- -αχ³ρε- -αχ³ρα- -αχ³ρο- -αχ³ρου-
 -οχ³ρι- -οχ³ρε- -οχ³ρα- -οχ³ρο- -οχ³ρου-
 -ουχ³ρι- -ουχ³ρε- -ουχ³ρα- -ουχ³ρο- -ουχ³ρου-

1. Cf. la description dans H. Pernot, *ibid.*, p. 304 ; M. Grammont, *ibid.*, p. 72-73.

2. Pernot, p. 298 ; Grammont, p. 72.

3. Pernot, p. 334 ; Grammont, p. 94.

En résumé, il convient, dans le cas des gutturales spirantes qui sont le premier élément d'un groupe consonantique, d'opposer, en grec moderne, la variabilité¹ d'articulation du χ à la fixité de celle du γ . L'effort articulatoire de la sourde, étant plus grand que celui de la sonore, se trouve compensé, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, par une faiblesse dans le point d'articulation qui est déterminé, dans des conditions complexes, par les phonèmes voisins. On sait en outre qu'en grec moderne, dans le système des sourdes, les éléments spirants sont, pris isolément, plus instables que les occlusifs, et, considérés dans les groupes consonantiques, d'une particulière débilité, qui contraste avec la stabilité des éléments sonores.

André MIRAMBEL.

4. Sur quelques points, on observe des différences d'articulation selon les régions. Ainsi, les Grecs du Nord-Est articulent : $-\alpha\chi^3\lambda\epsilon-$, $-\alpha\chi^3\lambda\iota-$, $-\gamma\chi^3\lambda\alpha-$, $-\gamma\chi^3\lambda\epsilon-$, $-\gamma\chi^3\lambda\iota-$, $-\alpha\chi^3\mu\alpha-$, $-\alpha\chi^3\mu\epsilon-$; $-\alpha\chi^3\mu\sigma-$, $-\alpha\chi^3\mu\sigma\upsilon-$, $-\gamma\chi^3\mu\epsilon-$, $-\epsilon\chi^1\nu\epsilon-$, tandis que les Grecs d'Athènes et du Péloponnèse articulent : $-\alpha\chi^2\lambda\epsilon-$, $-\alpha\chi^2\lambda\iota-$, $-\gamma\chi^2\lambda\alpha-$, $-\gamma\chi^2\lambda\epsilon-$, $-\gamma\chi^2\lambda\iota-$, $-\alpha\chi^2\mu\alpha-$, $-\alpha\chi^2\mu\epsilon-$, $-\alpha\chi^2\mu\sigma-$, $-\alpha\chi^2\mu\sigma\upsilon-$, $-\gamma\chi^2\mu\epsilon-$, $-\epsilon\chi^2\nu\epsilon-$, l'articulation de χ étant, ici dans l'ensemble, beaucoup moins vélaire et tendant à s'unifier en toute position ; les Grecs du Sud du Péloponnèse articulent : $-\iota\chi^2\rho\sigma\upsilon-$, $-\epsilon\chi^2\rho\sigma\upsilon-$, au lieu de $-\iota\chi^3\rho\sigma\upsilon-$, $-\epsilon\chi^3\rho\sigma\upsilon-$ au Centre et au Nord de la Grèce.

Comme on le voit, le principe de la différenciation des phonèmes varie sur des aires différentes en grec ; il semble que, des trois influences énoncées plus haut (p. 44-2), qui agissent sur le point d'articulation du χ , ce soit la troisième qui prévale là où le vocalisme s'altère le moins facilement, c'est-à-dire dans la partie méridionale du domaine hellénique. Si l'on tient compte de ce qui a été dit (MÉLANGES NAVARRE, *Une difficulté de phonétique néogrecque*, p. 313-6) de la prononciation du groupe *sl*, on constate que les groupes de consonnes sont, en grec, plus homogènes au Nord qu'au Sud au point de vue de la sonorité, mais, par contre, moins homogènes en ce qui touche le point d'articulation.

NOTE SUR LE PRONOM RELATIF-SUJET.
ET LE PSEUDO-PARTICIPE
DANS LES PARLERS BERBÈRES¹

Le suffixe : sing. *-n*, plur. *-in*, indifférent en genre, qui caractérise en berbère la formation verbale improprement appelée « participe », est étymologiquement un pronom relatif-sujet, occupant aussitôt après le verbe la place normale en berbère du sujet, et qui observe au surplus, quant à sa morphologie, un accord formel en nombre avec l'antécédent.

Dans la généralité des parlers berbères, l'emploi d'un pronom relatif-sujet est absolument obligatoire pour introduire une incidente dont le nom est sujet. Seuls quelques rares parlers de Tunisie et Tripolitaine font, à l'occasion, exception à cette règle lorsque l'antécédent renfermé dans la proposition principale est lui-même un pronom démonstratif. Ainsi Taṭṭawīn : *dwilīn iṣra-id*, « celui qui m'a vu » (littéralement : celui / il a vu moi »); Siwa : *aogg^wid dawok iṭkr-i alġem-ennqo*, « c'est cet homme-là qui m'a volé mon chameau » (littéralement : « l'homme celui-là il a volé à moi le chameau de moi »). De même après un pronom interrogatif sujet, — qui, dans la généralité des parlers berbères, est, lui aussi, obligatoirement suivi du relatif « qui », — on note à Nalut l'absence occasionnelle de tout relatif : *mamu iused?* « qui est venu ? » (Dans tous les autres parlers on rendrait par : « qui qui est venu ? »); *mamu iūt-ek* « qui t'a frappé ? » (littéralement : « qui a frappé toi ? »).

On observera que, dans les exemples exceptionnels ainsi cités, la construction est exactement la même que celle qui

1. Cette note a fait l'objet d'une communication au Groupe Linguistique d'Études Chamito-Sémitiques (1934).

serait suivie en arabe dialectal. En particulier le pronom régime direct ou indirect (*-id*, « moi », *-ek*, « toi », *-i*, « à moi ») et la particule de retour (*ed* dans *iused*), conservent leur position *après le verbe*, comme en proposition principale, alors que, dans tous les autres parlers, ils se trouvent placés *devant le verbe* en proposition incidente. Il n'y a pas lieu d'attribuer, pensons-nous, à une autre influence que celle d'un bilinguisme prononcé, des constructions aussi aberrantes au regard des données normales de la syntaxe berbère. De telles incorrections de langage ne sont d'ailleurs pas constantes, comme le prouvent les exemples suivants, recueillis dans les mêmes parlers, où le pronom relatif se trouve exprimé et les régimes et particules appelés normalement devant le verbe : *ergaz wi-d-iusu*, « l'homme qui est venu » (Dj. Nefouša) (l'homme qui + part. de retour *d* + est venu) ; *tameṭṭut ti t-tusu*, « la femme qui est venue » (« qui » = *wi* avec antécédent masc. sing. ; *ti* avec antécédent fém. sing.). La confusion introduite dans la tradition berbère par l'usage de l'arabe, explique les errements locaux, qui tantôt font voir un régime placé devant le verbe bien qu'il n'y ait pas de relatif exprimé — ainsi Nalut : *mamu id iwet*? « qui m'a frappé? » —, et tantôt conservent ce même régime après le verbe alors que le relatif berbère se trouve pourtant exprimé — ainsi Taṭṭawīn : *dwiḷin a ḡatef ḡri* « celui qui est entré chez moi » (Le pronom relatif est exprimé par *a*, comme dans les autres parlers berbères mais le régime *ḡri*, « chez moi », reste néanmoins après le verbe, au lieu d'être appelé devant, à sa place normale). L'emploi du relatif berbère, *a*, est d'ailleurs des plus rares dans ces parlers de Tunisie, où il est ordinairement remplacé par celui de l'arabe *elli* : *wai argaz elli inḡa-t*? « quel homme l'a tué? » (Taṭṭawīn) (« quel homme qui a tué lui? »). Quand il n'y a pas emprunt lexicographique direct du relatif arabe, il arrive qu'on trouve néanmoins celui-ci traduit, transposé en berbère pour figurer dans une tournure idiomatique propre à la langue étrangère et qui a été servilement copiée dans le parler des autochtones ; ainsi Taṭṭ. : *dwiḷin netta ittaker*, « celui qui commet des vols » (le relatif *netta*,

pronom berbère sujet, indépendant, de 3^e pers. masc. sing., « lui », est reproduit d'après arabe *huwwa*, qui serait employé en même place).

Mis à part ces quelques parlers orientaux profondément attaqués par l'arabe, l'emploi d'un pronom relatif-sujet est *toujours obligatoire* en berbère après pronom interrogatif ou, en cas d'introduction d'une incidente, pour amorcer celle-ci. Ex. *manain inna-n?* « qui a dit ? » (Mzab) (« qui a dit-qui ? »), *argaz inja-n* (tous parlers), « l'homme qui a tué » (« l'homme a tué-qui »).

Ce pronom relatif sujet s'exprime, dans tous les parlers, par *-n* au sing., masc. et fém., *-in* au plur., pour les deux genres également. Il se place, en principe, toujours immédiatement *après* le verbe, dans la position normale du sujet berbère : « l'homme a tué », *inja urgaz* (« a tué l'homme »); « qui a tué », *inja-n* (« a tué-qui »); de même au plur. : *ngan irgazen*, « les hommes ont tué »; *ngan-in*, « qui ont tué ». C'est ce complexe relatif, formé par le verbe et le pronom, qui a reçu des berbérissants l'appellation — impropre en soi — de « participe ». Le suffixe *-n* ainsi défini ne paraît point au demeurant distinct, quant à son étymologie, du démonstratif-relatif *enna* (formes « courtes » : *enn*, *ën*), qui, partout, peut s'employer concurremment avec lui en construction pléonastique (cf. Izayan : *aryāz n-injan*, « l'homme qui a tué »; littéralement : « l'homme qui a tué-qui »).

Nous allons étudier successivement ce pronom relatif sujet, *-n*, *-in*, dans ses rapports grammaticaux avec l'antécédent, puis avec le verbe.

1. *Rapports du pronom relatif-sujet avec l'antécédent.*

A. — Pour avoir une vue adéquate de la question, il est nécessaire de dire un mot des rapports généraux du pronom berbère avec le nom qu'il représente. Ces rapports sont en effet caractérisés, suivant les cas, par un accord complet en genre et en nombre avec le nom ; ou par un accord partiel

en genre ; ou par l'absence de tout accord, le pronom demeurant invariable quel que soit le genre ou le nombre du nom auquel il se rapporte. En outre, les conditions de l'accord ne sont pas les mêmes dans tous les parlers.

a) Quand il s'agit de pronoms sujets indépendants, types *nekkîn*, « moi », *kiyîn*, « toi », etc... l'accord est toujours *complet* en genre et en nombre, dans tous les parlers. Il n'y a d'exception que pour la première personne dans laquelle le genre n'est généralement pas précisé par un indice grammatical, évidemment parce que c'est inutile : l'indication du sexe n'est adjointe que pour une meilleure définition du personnage à qui, dans un groupe, on entend s'adresser (2^e pers.), ou dont on veut parler au cours d'une conversation (3^e pers.). C'est pour cette même raison qu'on la voit apparaître, dans certains parlers, à la 1^{re} personne du pluriel (Souïs, Zouaoua, Ahaggar) ; en effet, la femme qui parle peut avoir intérêt à préciser si elle prend la parole au nom des seules femmes présentes à la conversation, ou bien au nom collectif des hommes et des femmes qui sont là rassemblés. Hormis cette exception, relevée pour la 1^{re} pers., il y a partout accord complet en genre et en nombre du pronom sujet indépendant avec le nom qu'il représente. De fait, étant donné l'autonomie complète — quant à sa position relative dans la phrase — de ce pronom sujet vis-à-vis du nom, de telles précisions d'accord sont absolument nécessaires à la clarté du discours.

Cette remarque s'applique aussi bien aux pronoms régimes direct et indirect.

b) Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'un pronom *dépendant*, appelé à demeurer plus ou moins dans la phrase le satellite du nom auquel il se rapporte. En pareil cas, il n'y a plus de confusion possible, et, suivant la plus ou moins grande dépendance du pronom considéré, on pourra faire facilement l'économie d'un ou deux accords, puisqu'aussi bien ce sont là indications superflues. C'est ainsi que, pour le pronom démonstratif-relatif de possession, certains parlers font l'économie de l'indication du nombre, se contentant de préciser le genre : *wi-urgaz*, « celui (ou « ceux ») de

l'homme », *ti-urgaz*, « celle(ou « celles ») de l'homme ». En effet, ce pronom relatif, s'il n'est pas absolument dépendant, suit néanmoins très souvent, de façon immédiate, le nom auquel il se rapporte ; de toute façon, il n'en est jamais éloigné de plus de quelques mots. Cf. les exemples suivants : *wi-n mit a iga uselham*? Sous : « en quoi (« celui de quoi ») est le burnous? » — Réponse : *wi-n tađut*, « en laine » (« celui de la laine ») ; *azennar-ënnès d-ujđid* ; *winu (wi-inu) d-abāli*, Zemmoûr : « son burnous est neuf ; le mien (« celui de moi ») est vieux ». Assez fréquemment, ce pronom *wi* sert, dans les parlers conservateurs, à insister sur un rapport de possession : *aselham urgaz*, « le burnous de l'homme » ; *aselham wi-urgaz*, « le burnous de l'homme (je dis bien : « celui de l'homme »). Dans ce dernier cas, le pronom suit immédiatement le nom et l'accord n'est pas indispensable. Cependant certains parlers n'ont pas cru pouvoir se dispenser d'observer ici l'accord complet : cf. par ex. : Aït Seghrouchen et parlers zénètes du Maroc Nord : *wi*, « celui de », *yin*, « ceux de » ; fém. *ti*, « celle de », *tin*, « celles de » (plur.) ; de même ahaggar : *wa*, « celui de », plur. *wi* ; fém. *ta*, plur. *ti*.

c) Lorsque le pronom est *enclitique* au nom dans tous ses emplois, la très grande majorité des parlers cesse d'observer aucun accord : le pronom reste invariable en genre et en nombre quel que soit l'antécédent immédiat auquel il se rapporte. Il en est ainsi essentiellement pour le pronom démonstratif suffixe du nom, toujours invariable : *arġaz-a*, « cet homme-ci » (« l'homme celui-ci »), *irġazen-a* « ces hommes-ci » : *tamtūt-a*, « cette femme-ci », *tiutmin-a*, « ces femmes-ci ». Seuls font exception quelques parlers orientaux et le ahaggar qui, même en ce cas, observent l'accord complet : Siwa, *agmar-dawa*, « ce cheval-ci », *egmaren-dawya*, « ces chevaux-ci », *tagurzinet-tatta*, « cette chienne-ci » ; ahagg. *amis-wa*, « ce chameau-ci », *imnās-wi*, « ces chameaux-ci », etc...

B. — Si nous revenons à présent au pronom relatif-sujet pan-berbère : *-n*, pl. *-in*, nous constatons qu'il s'accorde

avec l'antécédent en nombre, mais pas en genre. *A priori* un accord partiel n'offre rien de singulier, puisque le relatif-sujet est ici séparé du nom par le verbe et se trouve par conséquent dans la situation du relatif de possession semi-dépendant, *wi*. Pourtant, dans ce dernier, l'accord partiel est toujours réalisé *en genre* et non en nombre. Il y a donc très nettement discordance. Le fait ne s'explique pas mieux en admettant que le relatif-sujet est ici traité — comme en ahaggar le relatif de possession — sur la base d'un accord parfait avec le nom. Il faudrait en effet rendre compte pour-quoi l'accord n'est pas réalisé en genre, mais seulement en nombre.

C'est cependant cette dernière hypothèse qui est la bonne, la disparition de l'indice de genre fém. étant — ainsi que nous allons le montrer — un phénomène secondaire, survenu après coup. Primitivement, il y avait en effet accord complet, comme dans tous les cas en ahaggar. Cette hypothèse de l'accord initial parfait étant du reste conforme aux seules données dialectales de quelques parlers, dont le plus conservateur de tous est le ahaggar, suivons-en le développement en nous adressant aux moyens d'explication recueillis dans ce dernier parler.

Remarquons, tout d'abord, que la position de l'indice *i* du pluriel, dans le pronom relatif-sujet, est exactement l'inverse de celle que l'on observe dans le pronom démonstratif isolé : démonstr. isolé : *wa*, « celui-ci », plur. *wi*, « ceux-ci » ; *ta*, « celle-ci », plur. *tî*, « celles-ci » (*-i* suffixé) ; relatif-sujet : sing. *n*, « qui », plur. *in*, « qui » (*i*-préfixé). Il y a là, possiblement, un fait d'archaïsme. Le point est confirmé par un examen parallèle du matériel pronominal correspondant du vieil-égyptien : dans les pronoms démonstratifs égyptiens, l'indice *y*- du pluriel est en effet préfixé, et non suffixé comme en berbère actuel : cf. les pronoms *pn*, fém. *tn*, plur. *ypn*, *ytn* ; *pw*, fém. *tw*, plur. *ypw*, *ytw* ; *pf'*, fém. *tf'*, plur. *ypf'*, *ytf'* ; *nn*, pl. *ynn*, etc...¹. Ceci donne à penser qu'on pourrait essayer de réta-

4. Il semble qu'on pourrait essayer de retrouver l'étymologie de cet

blir la structure hypothétique du relatif berbère fém. d'après celle des pronoms égyptiens fém. ; soit : masc. *-n*, « qui », plur. *-in* ; fém. *-*ten*, « qui », pl. *-*iten*. Examinons le traitement en ahaggar de ce fém. restitué : sing. *-*ten*, plur. *-*iten*.

D'abord le singulier *-*ten*. Celui-ci était toujours suffixé à un verbe à la 3^e pers. du fém. sing., c'est-à-dire un verbe toujours terminé jadis par un vocalisme morphologique : *-*i* long (Sur ce point, cf. notre étude, parue dans « Hespéris », 1^{er}-3^e trim. 1933, *Note sur l'instabilité dialectale du timbre vocalique berbère et la conjugaison des verbes du type « neġ »*). Ce vocalisme terminal ne s'est conservé aujourd'hui que dans les radicaux courts, de une ou deux consonnes ; il s'est amui dans les radicaux de trois consonnes et plus. Dans ces conditions, en prenant pour exemple le verbe *neġ*, « tuer », on devait avoir ceci : « qui a tué (femme) » : **tenġi-ten*. Et, d'autre part, au plur. : « qui ont tué (femmes) » : **nġant-iten*.

Sur le traitement ahaggar ancien de *t* entre voyelle longue *i*, accentuée, et voyelle *e* brève, nous avons le témoignage résiduel de la conjugaison actuelle des verbes à suffixe *-et* (< *-*it* ou *-*ut*). Soit : *ferekket* (< **ferekkiġ*), « être ouvert » ; si l'on maintient analogiquement, à la première personne du prétérit ou de l'aoriste, la structure syllabique du thème d'impératif, on a une première construction vivante : *eferekket|-eġ*, « je suis ouvert » ; mais, si l'on délaisse la préoccupation étymologique pour établir la coupure syllabique à sa place normale, on a : **eferekkiġ|teġ*, passé régulièrement aujourd'hui, dans l'emploi vivant, à *eferekkiġ*, avec amuïssement du *t* intervocalique. En appliquant ce traitement phonétique à notre pronom relatif-sujet, nous aurions, dans les deux exemples précédents : « qui a tué (femme) », **tenġi-n* ; « qui ont tué (femmes) »,

élément *i* formatif, indice de plur. pronominal, dans un ancien pronom indéfini, — toujours plur., et indifférent en genre, — qui s'est conservé en touareg actuel sous la forme *é* = « ceux (qui), celles (qui) » (De Foucauld, *Dict. ah.*, I, p. 461, sb. 3) On sait, d'autre part, que c'est tout spécialement sur le terrain des pronoms que l'on a pu tenter entre égyptien et berbère les rapprochements les plus concluants.

**nǧant-in*. Les masculins correspondants étant : **inǧi-n*, « qui a tué (homme) », et *nǧan-in*, « qui ont tué (hommes) », on voit qu'il en résulte une confusion morphologique complète du masculin et du féminin, dans le pronom relatif-sujet. Ce traitement *-*iten > -in*, est également attesté dans un certain nombre de parlers zénètes spirants, pour le pronom régime direct de 3^e personne pluriel : *in*. « eux » (pour **iten*, conservé dans les autres parlers).

2. Rapports du pronom relatif-sujet avec le verbe.

En résumé, on voit que l'absence d'accord en genre du pronom relatif-sujet avec son antécédent est vraisemblablement toute secondaire, la règle ancienne étant celle de l'accord parfait. L'accident phonétique ainsi survenu a eu toutefois sa répercussion sur l'accord du verbe avec le nom antécédent. Le vrai sujet du verbe, en l'espèce, est l'antécédent, et c'est avec celui-ci qu'est réalisé, en français, l'accord logique du verbe, non avec le relatif « qui », invariable en genre et en nombre : « les gens qui sont venus », « la femme qui est entrée ». En berbère, on ne suit pas l'accord logique, mais bien *l'accord formel*, le sujet du verbe étant celui-là seul qui se trouve placé immédiatement après lui, c'est-à-dire ici le pronom relatif, *n*, pl. *in*, invariable en genre et toujours masc., devant lequel, par conséquent, le verbe *reste toujours au masc.*, quel que soit le genre de l'antécédent. Ex. *tamtǧut iſfoǧ-ən*, « la femme qui est sortie » (« qui est sorti », *sic*); *tiutmīn iſfoǧn-in*, « les femmes qui sont sorties » (« sortis »).

Ces données sont d'ailleurs conformes à la construction berbère normale lorsque le sujet principal est exprimé immédiatement après le verbe. Ex. *idda urgaz d-umddakul-ənnəs*, « l'homme et son ami partirent » (« partit l'homme et son ami »).

C'est le même principe de l'accord formel, et non logique, qui est observé dans les rapports du pronom relatif-sujet, *-n*, postposé au verbe, et du pronom suffixe nominal,

— à valeur de démonstratif-relatif, — placé, le cas échéant, après l'antécédent aux fins de marquer sur celui-ci une certaine insistance. Si l'on a à faire à un parler (ahaggar) où le pronom suffixe nominal s'accorde en genre et en nombre avec le nom qui le précède, le relatif post-verbal continue, comme dans les exemples précédents, de s'accorder en nombre avec le sujet, entraînant aussi l'accord en nombre du verbe. Ex. *tiḍiḍin ti ilkemn-in*, « les femmes qui ont suivi » (ahag.) (pour **ti-ellkemuin*, avec harmonisation de *e* prosthétique du verbe sur l'*i* du pronom antécédent). En ahaggar l'accord a même lieu en genre au sing. : *tameḥ ta telkem-et*, « la femme qui a suivi » ; le relatif post-posé connaît en effet, dans ce parler, une forme fém. au sing. (cf. ci-dessous, remarque 1). Mais si le pronom suffixe nominal reste invariable en genre et en nombre, comme c'est le cas dans la plupart des parlers [cf. *supra*, 1., A, c)], le relatif post-verbal s'accorde formellement sur lui et reste, dans tous les cas, au masc. sing., quels que soient par ailleurs le genre et le nombre de l'antécédent nominal. La conséquence directe est que le verbe, accordé sur ce relatif, reste lui-même dans tous les cas au masc. sing. Ex. *tim-garīn-a-iḥḥoġ-ēn*, « les femmes qui sont sorties » (litt. : « les femmes ceci qui est sorti ») (Sous)¹.

Remarques.

1° Le ahaggar, dont les tendances dialectales sont à l'accord parfait, dans tous les cas, du pronom avec son antécédent — comme nous l'avons déjà dit —, n'a pas admis la confusion secondaire ainsi introduite entre féminin et mas-

1. L'accord logique a cependant été signalé, — à titre tout à fait accidentel, — par H. Stumme qui l'a observé chez des informateurs chleuhs du Tazerwalt ; — également par E. Laoust dans la même région : *teḍla-n*, « qui est noire » (avec antécédent fém. sing.) ; *ḍlant-in*, « qui sont noires » (avec antécédent fém. plur.) (Cf. H. Stumme, *Handbuch des Schilhischen von Tazerwalt*, Leipzig, 1899, p. 57. E. Laoust, *Cours de berbère marocain. — Dialectes du Sous, du Haut et de l'Anti-Atlas*, Paris, Challamel, 1921, p. 184).

culin, et il a tenté d'y remédier en remplaçant le relatif féminin à base *n* par le démonstratif *ta*, « celle-ci », pluriel *tī*, « celles-ci » : **tenġi-ta*, « qui a tué (femme) » ; **nġanēt-tī*, « qui ont tué (femmes) ». Cette tentative n'a abouti que partiellement, au féminin sing., parce que le relatif féminin pluriel *-*tī* n'a pas tardé à se confondre avec le relatif fém. sing. *-*ta*, par suite de l'amuïssement simultané, derrière syllabe accentuée, des voyelles finales *a* et *i*, de **ta* et **tī*, bientôt réduits tous deux à une forme apocopée commune : *-t*. Celle-ci n'a gardé aujourd'hui que la valeur du sing., *-in* étant appliqué dialectalement au pluriel féminin. Ex. *ta teglet*, « celle qui est partie », mais : *tī iglanin*, « celles qui sont parties » (pour **tī eglanin*, avec harmonisation de *e* prosthétique du verbe sur l'*i* du pronom antécédent)¹.

2° On remarquera que la suffixation du pronom relatif-sujet-*n* à la 3^e pers. sing. de l'aoriste des verbes du type *neġ*, détermine, dans la plupart des parlers conservateurs, la réapparition de la finale morphologique ancienne *-*ī* de cette 3^e personne : *ineġ*, aor., « il tue » (< **inġī*) ; *inġi-n*, « qui tue » (Sur l'existence de cette finale ancienne *-*ī* d'imprécatif-aoriste, attestée par des documents, cf. notre étude

1. Une tentative analogue se relève dans des formes accidentelles recueillies par Stumme pour le parler du Tazerwalt ; la base *-n* du pronom relatif y apparaît pourvue le cas échéant des indices nominaux du fém., — soit un suffixe *-t* pour le fém. sing. et un suffixe *-in* pour le fém. plur. Ceci donne, pour le relatif, la série complète des formes :

masc.		fém.	
sing.	<i>-n</i> « qui » (ant ^l masc. s.)	<i>*-nt</i> « qui » (ant ^l fém. s.),	
plur.	<i>-in</i> — (ant ^l masc. p.)	<i>*-nīn</i> — (ant ^l fém. p.).	

Dans ces conditions, il y a toujours accord logique en genre et en nombre du verbe avec l'antécédent : ex. *tinġarīn mēllūlnt-nīn*, « les femmes qui sont blanches » (Cf. Stumme, *op. cit.*, p. 57).

Quelques tribus du Maroc central ont également innové, au plur., une distinction secondaire du genre ; le procédé employé pour obtenir le fém. plur. — adjonction d'un *-t* au complexe relatif masc. plur. — est une imitation de celui qui s'observe à la 3^e pers. plur. du verbe : *ffoġġn*, « ils sont sortis ; *ffoġġn-t*, » elles sont sorties » ; de même Ait Mūr : *ffoġġnīn*, « qui sont sortis » (ant^l masc. plur.) *ffoġġnīn-t*, « qui sont sorties » (ant^l fém. plur.).

des *Phrases berbères du Baidag*, in « Hespéris », 1932, p. 72). Ce fait de réapparition, devant suffixe, d'une voyelle morphologique amuie en finale absolue, s'observe couramment en berbère : ainsi *ameksa*, Maroc Central, « berger », Soûs, *ameksau*; plur. commun *imeksaun*; *aġenja*, « louche, grande cuiller à pot », mais *taġenjait*, « petite cuiller », etc...

On relève dans plusieurs parlers du Soûs un cas analogue de réapparition d'une forme verbale archaïque pour certains verbes, dits « d'état », ainsi nantis du pronom relatif suffixe *-n*. Le type ancien de conjugaison de ces verbes — encore vivant dans quelques dialectes — ne comportait pas, à la 3^e pers. masc. sing., la préfixation de l'indice *i-* qui est aujourd'hui la caractéristique normale de cette personne ; ainsi, par exemple, l'on conjuguant : **mëllül*, « il est blanc » ; **zugg^wāġ*, « il est rouge », — sans préfixe. Aujourd'hui ces dernières formes ont été régularisées dans le Soûs en *imëll-ül*, *izugg^wāġ* ; mais l'ancienne conjugaison réapparaît quand le pronom *-n* est post-posé au verbe : *mëllül-ën*, « qui est blanc » ; *zugg^wāġ-ën*, « qui est rouge » (cf. E. Laoust, *op. cit.*, pp. 182-83).

3^o A la 3^e pers. plur. du prétérit, le type ancien de la conjugaison des verbes du type *neġ* paraît avoir été, dans tous les parlers : **nġan*, « ils ont tué ». Le vocalisme *a* ne s'est maintenu, par la suite, que dans les parlers ſanhajiens, en tout état plus conservateurs ; ailleurs, la voyelle *a* s'est atténuée en *e* (Figuig : *nġen*) ; — ou elle a été échangée pour *i* ou *u*, suivant la tendance dialectale (Maţmaţa : *nġin* ; Bi Snous : *nġun*) (Sur ces modifications vocaliques, cf. notre étude sur l'*Instabil. du timbre*, *cit.*). Ces atténuations ou remaniements locaux du timbre *a* étymologique ont été rapportés par nous à une cause déterminante, qui serait la faiblesse et la brièveté d'articulation de cette voyelle **a*, enclose en syllabe doublement fermée. Mais, si notre explication est valable, les mêmes conditions phonétiques doivent agir pour provoquer des altérations de voyelle identiques à la 3^e pers. sing. du prétérit nantie du pronom relatif suffixe *-n*. En effet, et selon une hypothèse déjà présentée, cette

3^e pers. sing. a eu d'abord, dans tous les dialectes, une finale *-*i*, puis, dans tous les dialectes également, une finale *-*a*, — soit **inġa*, pour cette 2^e phase. Jointe au pronom relatif-sujet *-n*, cette dernière forme verbale, **inġa*, donnait donc, dans tous les dialectes, un schème primitif : **inġa-n* = **inġan*, où la voyelle *a* se présentait exactement dans les mêmes conditions de débilité phonétique qu'à la 3^e pers. du plur. **nġan*; il en devait donc résulter, pour cette forme **inġan*, des traitements phonétiques dialectaux en tous points identiques à ceux subis d'autre part par **nġan*. Ainsi s'explique, à notre sens, le parallélisme complet, dans tous les dialectes, des morphologies respectives de la 3^e pers. plur. du prêt. et du complexe relatif dérivé, — par suffixation de *-n*, — de la 3^e pers. sing. du même temps (parlers *ṣanhajiens* : *nġan* / *inġan*; *Figuig* : *nġen* / *inġen*; *Maṭm.* : *nġin* / *inġin*; *Bⁱ Snous* : *nġun* / *inġun*). La communauté d'assonance entre les deux morphèmes verbaux considérés était une invitation supplémentaire à maintenir entre eux ce parallélisme des formes.

4^e La conjugaison berbère comprend deux temps simples : le prétérit positif et le présent positif de narration (= aoriste dépourvu de pré-verbe), d'une part, — et, d'autre part, différents temps à pré-verbes (prétérit et présent de narration négatifs; aoriste-futur, temps d'habitude positifs ou négatifs). Ces derniers sont en réalité d'anciens temps composés dans lesquels le pré-verbe — devenu aujourd'hui invariable dans la plupart des parlers — correspond étymologiquement à un auxiliaire qui a cessé d'être conjugué; ainsi le pré-verbe de négation : *wer*, *ur*, est issu d'un radical verbal *W R*, rendant naguère l'idée de « ne pas exister, ne pas être »; *ra*, *ġa*, pré-verbes du futur, *la*, pré-verbe d'habitude, procèdent respectivement de *iri*, « vouloir », *ġi*, « pouvoir », *ili*, « être, exister », etc... Il semble, en outre, que, dans cette ancienne construction — où le pré-verbe, jouant le rôle d'un temps auxiliaire, était conjugué —, le verbe principal était réduit à un simple thème aspectif (de prétérit positif ou négatif, d'aoriste ou d'habitude), et ne prenait point de désinence personnelle, équivalant dans ces

conditions à notre infinitif français passé ou présent. Ainsi, « il mangera », était rendu par : « il peut manger » ; « il n'est pas entré », se traduisait : « il n'est pas être entré », etc... Comme il est logique, le pronom relatif *-n*, sujet du verbe, se plaçait alors immédiatement après l'auxiliaire : « l'homme qui mangera » = « l'homme peut-qui manger » ; « la femme qui n'est pas entrée » = « la femme n'est pas-qui être entré ». Un vestige de cette ancienne construction survit dans quelques parlers (Zouaoua, Mزاب). où le relatif *-n* continue d'être ainsi suffixé au pré-verbe devenu entre temps invariable ; ainsi kabyle : *anua ur-n effiġ ara?* « qui n'est pas sorti » ? (« qui n'est-qui être sorti pas ? ») ; Mزاب : *wa ġa-n ešš timẓin-u?* « qui mangera cette orge ? » (« qui peut-qui manger l'orge celle-ci ? »)¹. Dans ces expressions, *ešš*, « manger », et *effiġ*, « être sorti » (précédé d'une négation), remplissent les fonctions respectives d'un infinitif présent ou passé et ne sont pas affectés du préfixe *i-* de la 3^e pers. masc. sing. On dit cependant aujourd'hui dans la plupart des parlers : *ur iffiġ-ën*, « qui n'est pas sorti » ; *ġa išš-ën (išši-n)*, « qui mangera ».

5^o Certains parlers, — dont le Kabyle, — ont perdu même — dans le pronom relatif sujet — la distinction du nombre, le complexe relatif restant invariablement construit avec le verbe à la 3^e pers. du masc. sing. quels que soient par ailleurs le genre et le nombre vrais de l'antécédent immédiat. *Ex.* Zouaoua *tulawin ifka-n idrimèn*, « les femmes qui ont donné de l'argent, »

1. A noter l'existence en éthiopien d'un procédé tout à fait analogue d'insertion du pronom relatif *zi* entre l'imparfait verbal et son auxiliaire conjugué *āl* (Cf. E. Cerulli, *Studi Etiopici*. — I *La Lingua e la Storia di Harar*, Rome, 1936, p. 163).

LE PEUL ET LES LANGUES NILOTIQUES

Le peul est étroitement apparenté aux langues nilotiques et surtout au sous-groupe du Sud (massaï-teso) qui différencie le masculin et le féminin.

Les suffixes des classes nominales du peul correspondent à des morphèmes de catégories diverses du massaï et le traitement des initiales en peul est fonction du genre des mêmes mots en massaï. Le peul a donc connu la répartition des noms en deux genres et les classes actuelles représentent une évolution encore inexplicable mais tardive.

L'unité antérieure des langues parlées dans le bassin du Haut-Nil par les populations noires est indiscutable ; toutefois certaines langues comme le massaï et le teso qui différencient le genre sexuel, ont été rattachées par quelques auteurs aux langues chamitiques.

Nous avons exposé à plusieurs reprises les faits qui justifient le rattachement de ces idiomes au groupe nilotique, et au congrès des Orientalistes de Rome nous avons montré que les dialectes shillouk, kounama, etc., attestent par le traitement de l'initiale des substantifs, la présence antérieure d'un préfixe nasal, lorsque le nom étant du féminin prend en massaï l'article *en-* pl. *in-*.

Obligée d'être brève, nous ne pouvons faire l'historique des dialectes peuls parlés par des pasteurs nomades ou sédentaires en des régions sises entre le Sénégal et le Darfour.

Quelques linguistes ont soutenu que le peul était une langue chamitique très archaïque, alors que d'autres y ont vu une langue africaine apparentée aux langues bantoues. Mais quel que fût le classement accepté, le peul a toujours été considéré comme inexplicable par les méthodes comparatives, et si j'ai essayé de dégager certaines conclusions,

celles-ci n'ont pu s'imposer faute de points d'appui réels. Ma thèse que le peul dérive de l'égyptien s'est heurtée à l'objection que le genre sexuel ne semble pas être différencié, mais qu'au singulier il y a dix-sept genres ayant chacun ses affixes d'accord particuliers.

Frappée au cours de mes études des langues nilotiques, de certaines coïncidences lexicologiques et morphologiques, j'ai examiné l'ensemble des morphèmes et du vocabulaire, et j'ai constaté que le massai et le peul attestent une période d'unité; celle-ci coïncide avec l'unité kounama-baréa-massai que j'ai reconnue par ailleurs.

Je ne m'étendrai pas longuement sur les faits phonétiques qui sont assez simples.

On retrouve souvent dans les langues nilotiques une consonne occlusive ou liquide qui manque en peul; ex.:

peul *ñi'-re*, pl. *ñidye* « dent »; didenga *nigit-at*, pl. *nigit*; baréa *nihi*, pl. *nihitta*; cop. *nag'hi* ou *nāg'e* < ég. *ndḥ*.
gi'al, pl. *gi'e* « épine »; bar. *ker*.
mbewa, pl. *be'i* « chèvre »; bar. *bele*.
ho-re, pl. *ko'e* « tête »; bar. *kere* ou *kel*.
hē-ge « faim »; bedja *te-her-g-uit* < ég. *ḥkr* (> cop. *hko*) avec *h* < *k*.
ndu-ngu, pl. *dūbi* « saison des pluies »; teso *edowu* « pluie ».

Les occlusives gutturales intervocaliques sont représentées par ' ou *h* en peul et ont été éliminées en massai; en certaines conditions encore obscures on a *ǰ* et *k* en massai; à l'initiale après une nasale exprimée ou sous-entendue, on a *ñ* et *g* en massai, *g* et *k* en peul. — Ex.:

peul *gerlal*, pl. *gerle* « perdreau »; massai *en gurlee*.
galle « haie, clôture »; m. *ol ale*.
nga-re, pl. *ga'i* « taureau, homme fort »; m. *ol oiñoni*, pl. *il oiñok*.
ketyi « région lombaire, reins »; m. *ol kurum*.
heñ-ere, pl. *keñe* « foie »; m. *mw-iñua*.
hōre, pl. *koye* « tête »; m. *en dokoya*.

La gutturale sourde, amuie en massai, est souvent représentée par *k* en d'autres langues nilotiques; lorsqu'il s'agit de *k* seconde consonne de radical verbal, l'amuïssement n'a

pas eu lieu à toutes les formes : *a-lak* « détacher », *a-ta-la-a* « j'ai détaché ».

Les palatales et anciennes consonnes palatalisées sont représentées par *s* ou *ty*, *y* ou *dy* en peul, par *š*, *č*, *y* ou *ž* en massaï ; les verbes qui ont *iy* à l'initiale ont *inj-* après *i* pron. de la 2^e personne en massaï :

peul *si-* « tomber goutte à goutte » ; massaï *isirisir* ; teso *is*.

sud- « cacher » ; m. *isudori*.

tyā-ngol = *tyal-ngol* « ruisseau » ; teso *ečore*.

sum- « incendier » ; m. *omut* ; dinka *yom Eg. šm*.

dyib-in- « accoucher » ; m. *iso (injo)* koun. *ši*.

yid-, pl. *dyid* « aimer, désirer » ; m. *iyō (injo)*, *šore* « ami ».

Devant voyelle palatale on peut avoir **d* > mass. *r*, peul *dy* ou *y* ; p. ex. peul *yigg* « frotter avec force » = teso *rigi*.

Les dentales et liquides sont représentées par *t*, *d(r)*, *l* en peul, par *t*, *d*, *r* et *l* en massaï ; en peul *r* alterne toujours avec *-d-*, mais en massaï on le rencontre sans trace d'alternance avec une dentale.

Devant voyelle palatale on a souvent *s* dans les langues nilotiques ; ex. teso *aki-mat* « boire », prêt. *-masi* ; d'autre part on a souvent *t* = *r* et *s* = *č* (dans les langues du centre telle le shillouk, la sifflante manque et des mots comme arabe *souk* sont prononcés *šuk*) ; dans les langues nilotiques et en peul *č*, *s* = *y* (cf. peul *les-di* ou *ley-di* « terre, sol » sh. *kwaro* ou *kwayo* « grand père » choli *kwayo* « prier » *kwač* « prière ») ; il y a donc, lorsqu'il s'agit des dentales et liquides, des faits de correspondance très compliqués et qui exigeraient une étude particulière ; l'égyptien ayant eu des consonnes qui ont donné des palatales ou *t* en copte, et la consonne égyptienne *r* étant souvent notée par *y*, nous ne pensons pas que l'on arrivera à voir clair dans ces formes sans recourir à l'égyptien.

À l'initiale les faits sont plus clairs qu'à la finale ou à l'intérieur :

peul *doy-* « tomber » ; mass.-teso *-do*.

ndar- « regarder » ; m. *dol*, *dua*.

du-nde, pl. *du-de* « ile » ; *teso eki-do*, Dinka *tur*.
tob- « pleuvoir » ; *teso tepi*, nan. *robon*.
tin « percevoir, entendre » ; nouer *teñ* et *lin* ; *shill lin* ; *souk lin* ; ég. *šdm* ; cop. *sôtem*.
ndabb- ou *rabb-* « être court » ; m. *torop*, fém. *en dorop*.
rul-de, pl. *dule* « nuages » ; m. *doli*.
lot-ade « se laver » ; *teso lot*.
lañ-al, pl. *lañe* « arc » ; dinka, bari *dañ*.
'in-de, pl. *'in-de* « nom » ; m. *eñ arna* ; din. *rin* ; bari *karin* ; nan. *kainat* ; ég. *rn* ; cop. *ran*.

Les labiales sont représentées par *p*, *b*, *f*, *w* ou zéro selon le dialecte et leur position.

En peul l'alternance *f*: *p* est régulière à l'initiale ; on a *h* ou *w* = *f* dans quelques dialectes, mais dans certains mots seulement.

En massai la prononciation dialectale de la sourde n'est pas nette et on entend *p*, *b*, *w*. Les correspondances montrent que certains mots à voyelle initiale en massai ont dû avoir ^c issu de *p*. Ex. :

peul *foṭ-* « être égal à... » ; *teso put-ori* « se rassembler » ; ch. *apotipir* « le même ».
fett-ude « donner un coup de pied » ; *teso pet*.
pumm am « visage » ; massai *eñ omom* ; Didinga *mum*.
wayl-ade, pl. *mbayl-* « se transformer » ; m. *wale* : nan. *wal* ; *teso ai-belonori*.
be dui « bâton » ; *teso ebela*.
bet-ade « manger jusqu'à avoir le ventre gonflé » ; *teso bit* « être gourmand » = din. *abet*.

Nous ne voulons pas pousser plus loin l'étude phonétique puisque, comme nous l'avons déjà dit, il faut recourir à l'égyptien pour retrouver les consonnes amuies qui seules permettent d'expliquer l'arbitraire apparent des correspondances. Nous estimons que les exemples donnés suffisent pour justifier l'identité des formes morphologiques que nous allons signaler maintenant.

En peul et en massai, tout radical verbal simple donne des formes dites dérivées ; celles-ci se retrouvent dans les autres langues nilotiques du groupe Sud-Est ; dans les langues du Centre le verbe transitif dérive en principe d'une

forme intransitive ou nominale ; il y a là un fait particulier qui nous dispense de tenir compte de leurs formes. Voici les affixes verbaux communs au peul et au massaï :

PEUL	MASSAÏ	
<i>u</i> , zéro	<i>u</i>	verbes transitifs actifs.
<i>o</i> ou <i>a</i>	<i>o</i> ou <i>a</i>	verbes à la voix moyenne, ex. P. <i>sod-āde</i> « se rincer les mains » ; M. <i>isuj-a</i> « se baigner ».
<i>-e</i>	<i>-i</i>	présent du passif.
<i>-ake</i> (Est)	<i>aki</i>	prétérit du passif.
<i>-ata</i>	<i>-at</i>	formes participiales actives.
<i>-ete</i>	<i>-et</i>	participe impersonnel ou passif, ex. M. <i>en gi-añet</i> « le souffle », <i>añ-</i> « respirer » ; P. <i>'uddete</i> « ce que l'on ferme », de <i>-udd-</i> « fermer ».
<i>ma</i>	<i>ma</i>	préposé au subjonctif.
<i>sinno</i>	<i>tinni</i>	préposé au conditionnel.
<i>-d-</i>	<i>-are</i>	action accomplie avec quelqu'un.
<i>-oy-</i>	<i>-ya</i>	action faite en s'éloignant.
<i>-or-</i>	<i>-are, išore</i>	verbe employé avec un complément indirect désignant l'instrument : P. <i>sod-or</i> « laver avec » ; M. <i>isuj-are</i> « laver avec » ; M. <i>barn-išore</i> « se raser avec » ; P. <i>laḥor-</i> « raser avec ».

En massaï le suffixe *-š-* donne des intransitifs dérivés de transitifs et correspond à teso *kini* et à nandi *-se* ou *-isie*, ce qui permet de rétablir une forme **ki* ou **iki* ; en peul un suffixe *-kin* exprime l'idée de simulation : ex. *wonkin* « faire semblant d'être », *ñeñ-kin* « faire le flatteur » cf. *ñeñ* « flatter ». Or, en teso la même idée est exprimée par *-kini* suffixé à un verbe causatif ex *te-deka-kini* « faire comme si on est malade ». D'autre part, alors que la proportion des verbes simples transitifs ou intransitifs paraît être égale (ceux avec *w-* à l'initiale signalés par M. Gaden donnent 50 transitifs pour 52 intransitifs), un examen des verbes avec *-dy-* ou *-ddy-* comme seconde consonne donne 42 intransitifs contre 12 transitifs et 5 transitifs ou intransitifs ; dans certains cas il semble bien que la forme intransitive avec palatale s'oppose à un verbe transitif sans palatale, cf. *let-āde* « tourner les yeux », *leddy-āde* « regarder sans bouger la tête » (c.-à-d. « en ayant les yeux tournés »).

On retrouve donc en peul des traces du suffixe représenté en massaï par *-š-* et en teso par *-kini*.

Des morphèmes, aussi semblables, démontrent une parenté étroite entre le peul et le massaï et amènent tout naturellement à la question : comment expliquer les différences que présentent les substantifs répartis entre les genres masculin et féminin en massaï, en des genres asexuels multiples en peul ?

Cette question est si importante que nous renonçons à pousser plus avant notre étude des formes verbales pour exposer les résultats de nos recherches relatives aux formes nominales.

On sait qu'au pluriel les noms peuls qui ne désignent pas des personnes ont comme suffixes : *-e*, *-i*, *-le*, *-li*, *-dye*, *-dyi*, *-de*, *-di* ; en massaï les suffixes courants sont *-a* ou *-i*, *-in*, *-ši*, *-tin*, *-ite* ; le *-k* qui donne certains pluriels représente un morphème qui a donné l'article défini du pluriel en nandi. Ces suffixes n'indiquent pas plus le genre en massaï qu'en peul, ils sont sensiblement identiques ($l = n$). Ce fait constaté, passons aux affixes du singulier.

En massaï le genre est indiqué par les articles définis préposés, par des démonstratifs, et par les pronoms relatifs préposés à une forme verbale.

Les articles sont *ol*, pl. *'l* (*il*) ; fém. *en*, pl. *'n* (*in*) ; devant certaines consonnes on a *o*, fém. *e*, pl. commun *i* ; en teso le genre est indiqué par des préfixes : masc. *e-*, pl. *i-*, fém. *a-* sing. et plur.

En massaï le féminin sert pour les diminutifs, ex. *en geraï* « l'enfant, le fils », pl. *in gera* ; en teso on emploie au sing. le préf. *i-* et au pluriel les affixes du masculin.

Or, nous avons constaté que les noms peuls que l'on retrouve en massaï ou en teso ont une occlusive initiale au singulier si le nom est du féminin en massaï et une mi-occlusive si le nom y est du masculin.

Si le nom a un préfixe en massaï, la règle est renversée et l'initiale occlusive répond à un masculin ; l'initiale mi-occlusive à un féminin.

I. Noms féminins :

PEUL		MASSAÏ	TESO
<i>dyug-cre</i> , pl.	<i>dyuge</i> « bosse »	} <i>e rug</i> <i>en dim</i>	<i>arok</i>
<i>dundu</i>	<i>dulli</i> « forêt »		
<i>dun-cl</i>	« taillis »		
<i>tyā-ngol</i>	<i>tyalli</i> « ruisseau »		<i>ačore</i>
<i>buddi</i>	<i>bulle</i> « abcès »		<i>abus</i>
<i>gerlal</i>	<i>gerle</i> « perdreau »	<i>en gurlee</i>	
<i>puttyu</i>	<i>puttyi</i> « cheval »	<i>em barte</i>	
<i>mbordi</i>	« pus »		<i>abulon</i>
<i>botyo nde</i>	<i>botyo-de</i> « œuf »		<i>abe-ct, abeyi</i>

II. Noms masculins :

PEUL		MASSAÏ	TESO
<i>seno</i>	pl. <i>tyenc</i> « région sablonneuse »	<i>iseña</i> « sable »	
<i>sēdere</i>	<i>tyēde</i> « coquille »	<i>o seg'eraï</i>	
<i>weduru</i>	<i>bede</i> « bâton »		<i>ebele</i>
<i>hinere</i>	<i>kine</i> « nez »		<i>ekume</i>
<i>rawandu</i>	<i>dawadi</i> « chien »	<i>ol dia</i>	
<i>safandu</i>	<i>tyafadi</i> « chien-sauvage »	<i>o suia</i>	

III. Noms féminins avec préfixe :

PEUL		MASSAÏ
<i>heñere</i>	pl. <i>keñe</i> « foie »	<i>e mw-iñña</i> , cf. baréa <i>ken</i> « être amer »
<i>walānde</i>	<i>balde</i> « nuit »	<i>en ge-warie</i>
<i>rađo</i>	<i>rađodyi</i> « tendon »	<i>e morlo</i>
<i>'inde</i>	<i>'inde</i> « nom »	<i>eñ arna</i> , cf. nan <i>kainat</i> ; bari <i>karin</i>

IV. Noms masculins avec préfixe :

PEUL		MASSAÏ	TESO
<i>dem-gal</i>	pl. <i>dem-de</i> « langue »	<i>ol ne-jep</i> , cf. din. <i>tyep</i> ; dét. <i>lyem</i>	
<i>gi'al</i>	<i>gi'e</i> « épine »	<i>ol ki-gar-et</i>	

	PEUL	MASSAÏ	TESO
<i>mbarodi</i>	<i>barodi</i> « carnassier, fauve »	<i>ol o-waru</i>	
<i>tyilal</i>	<i>tyile</i> « épervier »	<i>ol kilil</i>	
<i>dunde</i>	<i>duḍe</i> « île »		<i>ekido</i>
<i>kerol</i>	<i>kere</i> « frontière »		<i>eko-koro</i> , cf. koun. <i>kira</i>
<i>ngari</i>	<i>ga'i</i> « taureau »	<i>ol oiñoni</i> pl. <i>oiñok</i>	

Le déplacement d'accent attesté par l'amuïssement de la voyelle au pluriel et signalé en des langues du même groupe explique l'occlusive constante du pluriel, car la consonne initiale du radical s'est trouvée accolée à la consonne de l'article masculin.

Les noms de personnes dérivés de verbes en massaï et en teso sont formés avec les morphèmes *a-*, *ka-* qui sont invariables; ex. mass. *ol a-itoriani* « le chef » < *i-tore*, « être grand »; en *apyani* « la veuve », les qualificatifs employés substantivement sont séparés des articles par les particules du génitif *o*, *na*; ex. *ol o rok* « le Noir », fém. *en na rok*, pl. *oo rok*, *na rook*. Il s'ensuit que l'initiale des noms de personnes dérivés a échappé à l'action des articles, et a été précédée par des morphèmes invariables quant au genre, mais variables quant au nombre; l'allongement que présente le massaï expliquerait le passage à mi-occlusive des noms de personnes en peul, mais il s'agit là d'une hypothèse et nous ne nous y arrêterons pas.

Après avoir reconnu que le traitement de l'initiale est en fonction du genre sexuel, c'est-à-dire d'une catégorie disparue en peul mais conservée en massaï, et que les affixes de pluriel des noms ne désignant pas des personnes sont communs, il nous faut examiner les suffixes du singulier et les pronoms correspondants *nde*, *ndi*, *ndu*, *nga*, *nge*, *ngi* (F. Dj), *ngo*, *ngu*, *ka*, *ki*, *ko*, *ngal*, *ngel*, *ngol*, *kol*, *kal*, *ḍam*, *ḍum*.

Afin d'alléger notre exposé nous renvoyons le lecteur désireux de comprendre les conditions d'emploi des suffixes et des pronoms aux diverses grammaires du peul et à notre étude sur ces morphèmes dans *Les préfixes nominaux en*

peul, *haoussa* et *bantou* (titre malheureux dû à une erreur involontaire d'un tiers).

Les suffixes *-ngel* ou *-el*, *-kal* ou *-hal*, *-kol* (*hol*) sont diminutifs, mais *-kal* s'emploie généralement pour des petites quantités; ex. *ndi'am* « eau », *di'hal* « un peu d'eau ».

En massai *kerai*; pl. *kera* « enfant, fils » est du féminin parce que diminutif; la forme définie est *en gerai*; en nandi on a *arap...* « fils de... » et *neta* « fils », en dinka on a *kur* « enfance ».

Les suffixes diminutifs du peul représentent donc un nom qui évoquait une idée de petitesse, et l'opposition entre *ngel* et *kal* répond à « le petit de... », « un peu de... », le timbre de la voyelle a été déterminé par des morphèmes amuis; on peut rapprocher *-ngel* du démonstratif des diminutifs en teso: *yeni-*, aussi bien que du nom massai *en gerai*, car il s'agit de formes communes. Le teso ayant des démonstratifs particuliers pour les diminutifs, la distinction de cette catégorie en peul répond à un fait nilotique; s'agit-il d'une survivance du neutre? Cela est possible, mais comme il s'agit d'un fait commun au massai-peul nous n'avons pas à nous y arrêter aujourd'hui. Ce que nous voulons retenir c'est que la différence entre *ngel* et *kal* s'explique par la différence entre déterminé et indéterminé et que les diminutifs peuls sont des composés.

Les noms déterminés par le pronom démonstratif *ki* comprennent tous les noms d'arbres et un certain nombre d'autres substantifs ayant comme suffixe *-ki* ou *-hi* (dialectalement *-i*).

Or, en massai plusieurs noms d'arbres sont des relatifs au passif (= impersonnel), et le verbe dérivé prépositionnel au passif s'emploie assez souvent comme substantif c.-à-d. précédé de l'article, ex. *ol čani o-šetyeki* « l'arbre avec lequel on borde les boucliers », *ol o-tonieki* « le on s'asseyait dessus (= le siège, les fesses) » < *ton* « s'asseoir »; si on rapproche de ce dernier substantif peul *dan-ki* « lit », < *dan-āde* « se coucher, dormir », on voit que le sens aussi bien que la forme sont semblables. La forme passive ou

prépositionnelle du massai explique les mots peuls tels *tyur-ki* « fumée », < *sur-āde* « se tenir au-dessus de la fumée pour se parfumer », *won-ki* « esprit (ce par lequel on est) », < *won-* « être », *naf-ki* « aisselle », < *naf-* « porter sous le bras » (« le ou porte dessous », cf. sup. massai *ton-iki*), etc.

Le mot *lekki* signifie remède dans tous les dialectes et « arbre » dans la plupart. Cette synonymie se retrouve dans presque toutes les langues nilotiques; les questions soulevées par ces formes sont trop nombreuses pour être examinées ici, mais pour les autres noms de la classe *ki*, l'origine verbale du suffixe est certaine, et ce fait explique le flottement en peul du traitement de l'initiale, car le genre a pu varier.

Les noms de la classe *ka* sont des parfaits passifs; ex. *kalā* « la parole dite », *wodā* « chose déclarée tabou », *ngaska* « trou creusé », *nguyka* « le vol », cf. *museki* « douleur = ce dont on souffre ».

On peut rapprocher de peul *ngas-ka* « trou » < *gas-* « creuser », massai *ol o dun-o-aina* « le bras a été coupé ».

Nous avons donc nettement dans les soi-disant classes *ki* et *ka* au peul des formes verbales dont on retrouve en massai les équivalents.

Pour ce qui concerne *ko* les faits peuls, tels qu'ils sont généralement exposés, ont besoin d'être expliqués. Il s'agit de noms collectifs, ex. *hako* « feuillage », *waywayko* « cils », *fasko* « poils du pubis »; un nom comme *hunduko* pl. *kundule* « bouche » signifiait à l'origine les lèvres ou l'ouverture buccale, cf. teso *akituke* « lèvres, bouche », massai *en gutuk* ou *kutuk* « bouche »; le suffixe *ko* est le morphème qui a donné l'article défini du pluriel *ek* ou *ko* en nandi, et qui a été conservé comme suffixe de pluriel dans un assez grand nombre de noms du massai et dans quelques collectifs dans toutes les langues du groupe, cf. nan. *če-ko* « lait », shillouk *čak*.

Il représente ég. *knj* « beaucoup ».

En nandi tout nom est accompagné de l'article suffixe

lorsqu'il est suivi d'un complément ; or, pour traduire les noms peuls de la classe *-ko*, on a presque toujours en français un nom avec un déterminant, cf. *dyombo (ko)* « panache du mil », *wiro* « coton égrené », *siro* « écorce fibreuse ». Le sens collectif est si net que l'on a *biral (kal)* c.-à-d. « un peu de coton égrené » tout comme nandi *čey-ot* « un peu de lait » en face de *če-ko* « lait ». D'autre part le déplacement d'accent dû à l'état construit explique la présence de la mi-occlusive dans une forme de pluriel.

L'opposition *huđo* « herbe », *kuđol* « un brin d'herbe », est parallèle à nandi *kip-ereñen* « nuage de sauterelles » (forme masculine) et *č'ereñen* « une sauterelle » (forme féminine).

Les noms d'herbes n'étant souvent que des qualificatifs de *huđo* peuvent représenter des formations modernes et ne sauraient être considérés comme susceptibles d'éclairer la valeur de *-ko*.

En nandi l'article défini du singulier est *-t* (souvent *-ta* ou *-to*) ; ce morphème est généralement rattaché au nom par une voyelle ; on le retrouve comme suffixe de noms d'unités en *teso*, et dans les langues du Centre, à substantifs invariables, la forme avec *-t* a quelquefois survécu :

- nandi *rike* « lanière », *rikeito* « la lanière ».
parak « dessus », *parakut* « le dessus ».
kel « piste », *keldo* « la piste ».
sikorio « rameau », *sikoriot* « le rameau ».
ket « arbre », *ketit* « l'arbre ».
iman « vérité », *imanet* « la vérité ».
 teso *isiru* « moustiques », sing. *isirut*.
itoluno « pélicans », sing. *etolut*.
emare « haricots », sing. *emaret*.
ajulo « plumes », sing. *ajulot*.
aki « oreilles », sing. *akit*.
 choli *čot* « puberté ».
it « oreille ».

C'est ce *-t* qui est représenté par peul *-re*, *-ri*, *-ru*, dans les mots tels que *yitere*, pl. *gite* « yeux », *hofuru*, pl. *koppi* « genoux », *nga'ri*, pl. *gai* « taureaux » et par *-l* dans *gandal* « le savoir » < *'and-* « savoir », *garol* « l'arrivée », < *'ar-* « venir », *leb-ol* « un poil du corps », le fait

d'avoir / et non *r* répond : 1° à une différence de voyelle puisque l'on a *-al*, *-ol*, mais *ere*, *iri*, *uru* ; 2° à un fait archaïque attesté par nandi *-ta*, *-da*, etc., au lieu de *-et*, *-it*, etc. Il y a lieu de remarquer en effet qu'en nandi on a *-ta* ou *-to*, mais jamais *-te* ou *-ti*, alors que le *-t* s'emploie après toutes les voyelles. Ce mémoire ayant pour but de mettre en lumière l'unité peul-nilotique et non d'expliquer les faits communs, nous ne rechercherons pas les raisons de ces différences.

Il est probable qu'il y a eu confusion de deux morphèmes distincts, mais actuellement en peul comme en nandi les suffixes *-r*, *-l*, ou *t* (en nandi) indiquent l'unité, une partie de... et l'opposition en nandi *čeko* « le lait » : *čey-ot* « un peu de lait » est parallèle à peul *kuđo* (*ko*) « l'herbe » ; *kuđol* « un brin d'herbe » (cf. *ngel*, *kal*, *kol*) tout comme teso *esigirait*, pl. *isigera* « coquille » répond à peul *sēdere* pl. *tyēde* m. s.

Les pronoms *nde*, *ndi*, *ndu* s'emploient non seulement avec des noms d'unité à suffixe *re*, *ri*, *-ru*, mais aussi avec des noms verbaux à suffixes *-de*, *-di*, *-du*. Les noms abstraits employés comme infinitifs dans les parlers occidentaux suffixent *de* à la voyelle caractéristique de la voix. Dans les parlers-occidentaux le nom abstrait est de la classe *ngu*, c'est-à-dire qu'on a *u*, comme voyelle finale et l'initiale nasalisée ; or en teso le nom abstrait est en *-ut* et en nandi la forme déterminée d'un nom verbal prend le suffixe *t* :

peul	<i>sam-ude</i> « tomber », <i>tyamu</i> « chute ». <i>sarāde</i> « se disperser », <i>tyaru</i> « dissémination ».
teso	<i>muno</i> « avoir confiance », <i>amunonut</i> « confiance ». <i>syana</i> « être aimable », <i>asyanut</i> « bonté ».
ndi	<i>sus</i> « mordre », <i>sus-ut</i> « la morsure ». <i>mian</i> « être malade », <i>mion-do</i> « la maladie ».

Nous avons donc de nouveau nandi *-t*, article défini = teso *-t* suffixe = peul *de*.

Mais les suffixes *-di* et *-du* sont moins clairs. Si l'on compare :

peul	<i>nyamude</i> « manger » ; nandi <i>am</i> . <i>nyamdu</i> « nourriture » ; nandi <i>omit</i> ; déter. <i>omd-it</i> .
------	--

on voit que la dentale peule répond à une dentale qui n'est pas l'article. C'est la dentale que l'on retrouve dans teso *alaceta-it* « clef », pl. *alaceta* < *lač* « détacher » et dans massai *en demata*, pl. *'n demat* « mesure » < *tem* « mesurer ». Il s'agit de formes communes dérivées de verbes par suffixation d'une dentale, mais il faut se borner à constater la chose et en remettre l'examen à plus tard.

Il ressort de cet examen des affixes en *-r-* ou en *-d-* qu'il s'agit soit d'une dentale qui marquait l'unité, soit d'une dentale qui donnait des formes nominales dérivées de verbes ; et c'est au déplacement d'accent dû au suffixe déterminant du singulier que l'on doit l'alternance *nyamdu*, pl. *nyamli* en peul, cf. en nandi *omdit*, pl. *omituagik*.

Nous avons donc dans peul *nde*, *ndi*, *ndu*, *ko*, *ki*, *ka* à faire à deux morphèmes que l'on peut noter *t* et *k*, et qui s'opposent dans les langues nilotiques en des formes verbales dérivées et comme caractéristiques de noms d'unité et de noms collectifs déterminés.

Vu l'identité des formes verbales en peul et en massai, cette unité dans les formes nominales n'est pas surprenante, les consonnes finales ont tendu à être éliminées en massai et c'est pourquoi nous avons dû recourir pour la démonstration au teso et au nandi, dialectes apparentés ; mais les démonstratifs massai *lido* pl. *lekua* fém. *-idya*, pl. *nekwa* montrent que le massai a connu l'opposition sg. dentale ; pl. gutturale.

Il nous reste à examiner les classes dont les pronoms sont *clam*, *dum*, *nga*, *nge*, *ngi*, *ngo*, *ngu*.

La dentale *č* est caractéristique en peul d'une forme participiale ou d'une forme verbale avec le pronom suffixé : *en ngari* « nous sommes venus », *nde ngar-čen* « lorsque nous sommes venus, étant venus » ; en massai et en teso on a *t* dans des formes participiales : mass. *barn* « raser », *ol barnoti* « le rasé » ; *dua* « voir », *en duata* « le témoignage ».

La nasale se retrouve en peul même, dans une forme participiale parfaite, et répond à une particule relative *ma*, qui,

suffixée en kounama et en baréa, préfixée en choli, donne des dérivés verbaux participes ou qualificatifs : peul *kos-am* « lait » < *hos-* « faire jaillir », *kes-um* « quelque chose de neuf » ; kounama *oro-ma* « été » < *or* « desséché », choli *madako* « femelle » < *dako* « femme ». La différence de la voyelle en peul répond à la distinction du perfectif et de l'imperfectif.

Pour les singulier des classes avec *g* nous avons pour les expliquer peul *wo'o*, ou *go'o* « un » répondant à massaï *-i* ou *-o* suffixe du singulier de noms collectifs, suffixe qui correspond à nandi *-ia* ou *-ywa* et à souk *-ian* cf. peul *nagge* « vache » pl. *na'i*, massaï *ol tyanito* « le fauve », pl. *il tyanit* ; mais à côté du morphème d'unité commun on retrouve dans les langues nilotiques des affixes qui répondent aux suffixes de dérivation avec *g*.

Ainsi *-gu* ou *ku* suffixe de qualité dans *pula-gu* « qualités d'un Peul » répond à *-gu* ou *ku* suffixe de qualificatif en baréa ; peul *-go* ou *wo* suffixe d'infinitif, du nom d'agent ou du nom d'action répond à baréa *-go* suffixe du nom d'action du participe présent et de l'aoriste, cf. peul *waño* « la chasse », *bañowo* pl. *wañobe* « chasseurs » baréa, *ai-ge* « l'action », *alego* « allant ».

Nous avons vu qu'en ce qui concerne les noms verbaux abstraits on a *-u-* en peul, en teso et en nandi ; mais l'étude approfondie des voyelles nous entraînerait trop loin aujourd'hui.

Nous croyons avoir réussi à démontrer que : 1° les dialectes peuls modernes représentent une langue nilotique ; 2° le massaï et les langues du groupe Sud-Est sont plus proches du peul que les langues du Centre ; 3° le kounama et le baréa représentent un état voisin ; 4° les affixes nominaux dits classificateurs, comme les affixes verbaux, sont communs, et les premiers représentent des morphèmes déterminants ou de dérivation verbale et non pas des groupements de substantifs ; 5° le traitement de l'initiale est fonction d'éléments préposés.

Les raisons qui ont amené les Peuls à employer les suffixes comme pronoms nous échappent encore, mais la pré-

sence antérieure du genre étant démontrée par les correspondances du peul et du massaï, il s'agit d'un développement postérieur à l'unité et non pas archaïque. Le genre a disparu en peul comme dans la majorité des langues nilotiques, mais les traces qu'on en retrouve, comme sa présence en massaï et en teso, attestent l'état ancien et non pas des faits d'emprunt. On peut donc rattacher ces langues à l'égyptien dans la mesure où les correspondances lexicologiques et morphologiques justifient le rapprochement.

L. HOMBURGER.

Alors que cet article était sous presse nous avons constaté que les soi-disant classes du serere justifient ce que nous avons dit des affixes peuls et confirment la parenté des langues dites guinéennes et des langues nilotiques.

Les ouvrages ci-dessous sont expédiés franco dans tous les pays de l'Union Postale contre reçu en mandat-poste, chèque postal ou valeur à vue sur Paris de leur montant augmenté de 10 pour 100 pour frais de port et d'emballage :

- ANGLADE (J.). *Grammaire de l'ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc* : Phonétique et morphologie. Cartonné. 25 fr.
- BOURCIEZ (E.). *Précis historique de phonétique française*. 7^e édition revue et corrigée. Cartonné. 25 fr.
- BOURCIEZ (E.). *Eléments de linguistique romane* (Ouvrage couronné par l'Institut ; Prix Volney). 3^e édition révisée. 50 fr.
- BRUGMANN (K.). *Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes* (d'après le précis de grammaire comparée de K. BRUGMANN et B. DELBRUECK), traduit par J. BLOCH, A. CUNY et A. ERNOUT, sous la direction de A. MEILLET et R. GAUTHIOT. Avec 4 tableaux. 60 fr.
- CUCUEL (C.). *Règles fondamentales de la syntaxe grecque*, d'après l'ouvrage de ALBRECHT VON BAMBERG, sous la direction de O. Riemann, 4^e édition revue par E. AUDOIN. Nouveau tirage, cartonné. 25 fr.
- DOTTIN (G.). *La langue gauloise : Grammaire, textes et glossaire*. Cartonné. 25 fr.
- ERNOUT (A.). *Morphologie historique du latin*, avec un avant-propos par A. MEILLET, nouvelle édition revue et corrigée. Cartonné. 25 fr.
- ERNOUT (A.) et A. MEILLET. *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*. Cartonné. 250 fr.
- MEILLET (A.). *De quelques innovations de la déclinaison latine*. 40 fr.
- Mélanges linguistiques offerts à M. A. MEILLET par ses élèves** D. BARBELENET, G. DOTTIN, R. GAUTHIOT, M. GRAMMONT, A. LARONDE, M. NIEDERMANN, J. VENDRYES, avec un avant-propos par P. BOYER. 45 fr.
- NIEDERMANN (M.). *Précis de phonétique historique du latin*, avec un avant-propos par A. MEILLET. Nouvelle édition revue et augmentée. Cartonné. 25 fr.
- RIEMANN (O.). *Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique*. 7^e édition revue par A. ERNOUT. Nouveau tirage, cartonné. 50 fr.
- VENDRYES (J.). *Traité d'accentuation grecque*. Nouveau tirage, cartonné. 20 fr.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. 3^e Série, publiée sous la direction de P. JOUGUET et A. ERNOUT. Prix de l'abonnement annuel : France, 50 fr. ; Étranger, 60 fr. (Aucune livraison n'est vendue séparément. — L'année écoulée : 100 fr.) Les derniers exemplaires de la collection complète des 1^{re} et 2^e séries en 52 volumes (1845-1847 et 1877-1926) sont cédés actuellement à 4.200 francs net.

Les publications suivantes de la
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS
sont dorénavant en vente à la librairie C. KLINCKSIECK, qui en a le dépôt exclusif.

COLLECTION LINGUISTIQUE

3. — A. ERNOUT. Les éléments dialectaux du vocabulaire latin. Deuxième Tirage. 40 fr.
6. — DRZEWIECKI. Le genre personnel dans la déclinaison polonaise. 16 fr.
23. — EMILE BOURGUET. Le dialecte laconien. 40 fr.
24. — P. RIVET. Sumérien et Océanien. 20 fr.
25. — L. HOMBURGER. Noms des parties du corps dans les langues négro-africaines. 30 fr.
26. — GEORGES CUENDET. L'ordre des mots dans le texte grec et dans les versions gotique, arménienne et vieux-slave des Évangiles. Première partie : les groupes nominaux. 60 fr.
27. — G. GUILLAUME. Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps. 20 fr.
28. — AURÉLIEN SAUVAGEOT. L'emploi de l'article en gotique. 20 fr.
29. — A. GRAUR. I et V en latin. 20 fr.
30. — AURÉLIEN SAUVAGEOT. Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques. 60 fr.
31. — KR. SANDFELD. Linguistique balkanique. 50 fr.
32. — M. CAHEN et M. OLSEN. L'inscription runique du coffret de Mortain. 25 fr.
33. — J. HUMBERT. La disparition du datif en grec. 50 fr.
34. — A. MEILLET. Grammaire du vieux perse. 2^e édition augmentée par BENVENISTE. 80 fr.
35. — G. DUMEZIL. La langue des Oubykhs. 125 fr.
36. — A. YON. Ratio et les mots de la famille « Reor ». 45 fr.
37. — S. LYONNET. Le Parfait en arménien classique. 50 fr.
38. — P. CHANTRAINE. La formation des noms en grec ancien. 125 fr.
39. — PREVOT. L'Aoriste grec en ὅγν. 60 fr.

MÉMOIRES

- | | | |
|---|--------------|--------|
| Tome I, fascicule 1 à Tome XXI, fascicule 4. | le fascicule | 20 fr. |
| Tome XXI, fascicules 5 et 6 et Tome XXII, fascicules 1 à 6. | le fascicule | 25 fr. |
| Tome XXIII, fascicules 1 à 6. | le fascicule | 30 fr. |
| Table des tomes I à X. | | 30 fr. |

BULLETIN

- | | | |
|--|-----------|---------|
| Nos. 1 à 66 (= Tomes I à XXI, fascicule 1). | le numéro | 20 fr. |
| Nos. 67 à 72 (= Tome XXI, fascicule 2 à Tome XXIII, fascicule 3). | le numéro | 35 fr. |
| Nos. 73 à 78 (= Tome XXIV, fascicule 1 à Tome XXV, fascicule 3). | le numéro | 25 fr. |
| Nos. 79 à 109 (= Tome XXVI, fascicule 1 à Tome XXXVII, fascicule 1). | le numéro | 30 fr. |
| Prix de l'Abonnement au tome XXXVII (= Nos. 109 à 111). | | 100 fr. |

Certains fascicules anciens des MÉMOIRES et du BULLETIN dont la Société ne possède plus que fort peu d'exemplaires ne sont plus en vente isolément.